

la somme et le reste

Études lefebvriennes - Réseau mondial

Sommaire

ACTUALITÉS – PUBLICATIONS

- N. Guterman, H. Lefebvre : Comment devient-on électeur du Front national ? Comprendre 2
- Programme d'études sur Henri Lefebvre au L.A.B.U.R. (Brésil) 6
- Arnaud Spire : Henri Lefebvre, le retour 8

COLLOQUES (St-Denis - Paris VIII – juin 2001)

- Rémi Hess : Vue panoramique sur la vie et l'œuvre d'Henri Lefebvre 11
- Lucien Bonnafé : La tête de la passion 17
- Laurent Devisme : Lire Henri Lefebvre 19

TEXTES

- Henri Lefebvre : A propos du centenaire de la mort de Marx (1984) 20

COURRIER - DÉBATS

- A. Ajzenberg: Comment naît un Manifeste? 27

HENRI LEFEBVRE :

CONNAÎTRE ET COMPRENDRE

La somme et le reste est une Revue lefebvrienne diffusée uniquement par courrier électronique, au format PDF.

Son ambition, en dehors de celui de contribuer à créer une communauté d'idée, est de trois ordres :

1 – Rendre compte du retour, ou de la continuité, dans l'actualité mondiale de la pensée d'Henri Lefebvre.

2 – Publier et diffuser largement des textes (recherches et autres) relatifs à la pensée lefebvrienne et, d'abord, les communications aux divers colloques ayant déjà eu.

3 - Publier des textes inconnus ou rares d'Henri Lefebvre.

4 – Discuter à travers une rubrique « courrier-débats »

La somme et le reste bénéficie du soutien d'*Espaces Marx* qui diffuse par E mail ce No et ceux à venir (chacun de 25 à 50 pages environ), qui héberge un site Web consacré à la revue, qui est aussi sa boîte postale.

Ce premier numéro de *La somme et le reste*, s'il est destiné à se faire connaître et pour vous demander de vous y abonner à un prix modique (l'abonnement, comme droit d'inscription unique, est de 20,00 Euros, voir ci-contre), à surtout comme objectif de donner à comprendre, et poursuivre, la pensée d'Henri Lefebvre.

Revue éditée par l'Association
La Somme et le Reste.
Avec la participation d'Espaces Marx
Diffusée par courrier électronique

64, Bd Auguste Blanqui

750 13 Paris

Tél. : 01 60 02 16 38

E mail : Pensee lefebvre@aol.com

Site Internet :

www.Espaces-Marx.eu.org/SomReste

Abonnement : versement unique de
20,00 Euros. Chèque à l'ordre de :
« Association la somme et le reste »

Président de l' « Association la somme et le reste » : Armand Ajzenberg

Rédacteurs(trices) – correspondants(antes) :

Ajzenberg Armand (F), Andrade Margarita Maria de (Brésil), Anselin Alain (Martinique), Beurain Nicole (F), Bihl Alain (F), Carlos Ana Fani Alessandri (Brésil), Damiani Amélia Luisa (Brésil), Devisme Laurent (F), Gromark Sten (Suède), Guigou Jacques (F), Hess Rémi (F), Joly Robert (F), Kofman Éléonore (Royaume Uni), Labica Georges (F), Lantz Pierre (F), Lenaerts Johnny (Belgique), Lufti Eulina Pacheco (Brésil), Martins José de Souza (Brésil), Montferran Jean-Paul (F), Müller-Schöll Ulrich (Allemagne), Öhlund Jacques (Suède), Oseki J.H. (Brésil), Querrien Anne (F), Rafatdjou Makan (F), Sangla Sylvain (F), Seabra Odette Carvalho de Lima (Brésil), Spire Arnaud (F), Sposito Marília Pontes (Brésil), Tosel André (F).

ACTUALITÉS - PUBLICATIONS

COMMENT DEVIENT-ON ÉLECTEUR DU F.N. ? COMPRENDRE.



Le texte qui suit, extrait de *La conscience mystifiée* (1) de Norbert Guterman et Henri Lefebvre, écrit pourtant en 1934, est toujours d'une actualité brûlante.

Comment devient-on fasciste en 1934 ou 2002 ? Pas de grosses différences malgré plus de soixante années d'écart. Quelles sont les causes profondes des montées du fascisme ? En 1934 comme en 2002 : d'abord les oppressions des consciences, les aliénations. Le reste n'est qu'incantations. Ne pas en prendre la mesure, c'est permettre à J.M. Le Pen de continuer à faire fructifier son magot d'électeurs. Celui-ci n'est pas le mystificateur que l'on croit, mais celui qui profite de la mystification. "Nous appelons mystification ce moment de la conscience sociale, — de l'idéologie — où d'anciennes formes en voie de dépassement deviennent mensongères " nous disent Guterman et Lefebvre. La mystification, c'est de donner à croire que le capitalisme, aujourd'hui mondialisé, est la fin de l'histoire et qu'il n'y a qu'à s'y soumettre. Depuis vingt ans, sans presque discontinuer, la gauche en France s'est ralliée à cette mystification. L'urgence est la rupture avec cette soumission à l'idéologie capitaliste dominante

1- Rééditions Syllepse, 1999. L'extrait publié l'est bien sûr avec l'aimable autorisation de cette maison d'édition. Ce texte a été publié dans le No 1 (juin-juil. 2002) des *IRRAIDUCTIBLES*, revue d'Analyse Institutionnelle et Politique du Département des sciences de l'éducation (Université de Paris 8).

Armand Ajzenberg

CANDIDE 1934

Il s'appelle Totor et ne cultive pas son jardin. Il ne parle pas de ses voyages, parce qu'il n'a pas voyagé. Il a épousé Alice-Cunégonde, dite Lili, qui n'a jamais été belle. Et comme il n'achète pas de produits anticonceptionnels, il a déjà cinq enfants et a peine à en croire ses yeux ; mais ça s'est fait tout seul. Théoriquement il devrait être heureux. Comme il était gentil quel bon petit garçon à l'école, à l'église, au catéchisme. Il croyait déjà tout ce qu'on lui disait. Il récitait bien ses leçons et disait bien ses péchés à monsieur le curé. Les mauvais élèves chahuteurs ont fait du commerce et se sont débrouillés ; ils sont riches ; l'un d'eux est allé en prison. Sa conscience félicite Totor : "Toi aussi tu aurais pu... n'étais-tu pas plus intelligent qu'eux? ... Mais tu as préféré être honnête."

Et il a été un bon jeune homme. Il a été soldat, fièrement payant sa dette à la patrie, qui l'avait fait si gentil. Il est revenu et a attendu que ses cheveux aient repoussé pour se marier. Mais comme il était impatient ! Que faire de cette horrible chose si tracassante, la concupiscence, sinon l'ensevelir, l'enfouir dans le sein de l'épouse et en finir avec ces embêtants désirs !

Lili était moche, et sans argent ; aussi était-elle terriblement sentimentale ; elle regardait Totor avec des yeux qui promettaient un cœur immense et des bonheurs sans nombre. Et Totor se fondait de tendresse et d'espérance. "Comme on va être heureux..." Et ils sont allés ensemble acheter des meubles, et les amis plaisantaient et Totor souriait et rougissait aux gaudrioles.

Noces. "Le but du mariage est la procréation des enfants et l'extinction de la concupiscence". Phrase chantante dans l'âme de Totor. Joie de coucher avec une femme dans la complicité universelle, en accord avec Dieu et les hommes. Par un heureux hasard, ce qui enchante Totor ce sont justement les

petits côtés du ménage, vaisselle, ordures, petits sacrifices communs et la tirelire... C'est un bon époux.

Six mois après Lili est enceinte et Totor est un citoyen qui commence à réfléchir. Il s'émeut à l'idée d'être un parmi tant de braves gens qui l'entourent. Mais, pauvre Totor, comment vas-tu t'en tirer en voyant des hommes que tu estimes également avoir des avis différents en politique, en religion? "Tout ça c'est de la blague, j'ai ma famille à nourrir..." et "quel dommage qu'ils ne soient pas tous d'accord ; à quoi ça sert de se disputer?" pense profondément Totor. Et il est profondément ému quand l'agent électoral du parti des gens "bien" lui affirme avec force que tout ce qu'"on" veut c'est que lui, bon père, bon époux, bon citoyen, puisse vivre en paix. Et il se sent bien calé au centre des choses. Tout est fait pour lui, pour sa sérénité. Pilier de l'ordre ! Et libre. Totor est républicain.

Les enfants viennent. Totor vit en paix. Il court au travail, pousse la voiture, distribue des gifles, essuie la vaisselle, repart au travail. Totor vit en paix. Quand il pense encore, il se dit : "Comme tout est bien, et clair, et beau, malgré les petites imperfections... J'ai fait ma vie, je suis un homme libre, je puis marcher la tête haute !"

Totor, quelquefois, veut être habile, pour arranger ses affaires. Mais ça se voit tout de suite sur sa tête. Il passe donc pour un sale type "au fond" et un malhonnête qui n'ose pas. Quelle calomnie ! Ses meilleurs amis sont en somme ceux qui disent : "Totor mais il est inoffensif : il est idiot". Ils lui rendent un fameux service.

Les enfants sont malades ; les affaires vont mal. Comment les vérités totoriennes vont-elle être sauvées ? (Il y a un dieu — tout est clair et beau — il y a du vrai partout, etc.) Elles sont sauvées, qu'importe comment. Le mal vient des hommes méchants, des juifs, de quelques bandits en minorité dans l'immense majorité des braves gens. Et ça encore c'est très clair... — Vite un homme, un chef, un brave homme en chef pour arranger tout ça. Totor devient fasciste.

1934, Totor se prive de charbon avec ses enfants pour acheter des billets de loterie. Il a cru à sa chance. Ne l'a-t-il pas méritée?

Et quels bons moments dans la vie de famille... Les gens qui ne sont pas heureux, c'est de leur faute, ils ont l'esprit mal fait. Bonheurs, enfants, querelles de ménage difficultés — c'est très clair.

Même la mort est très claire.

Tel est Candide 1934, quant il a la chance de ne pas être embauché dans une sale affaire par un bandit aux allures très bien. Car Totor ne saura jamais que les vrais escrocs sont seuls à ne pas avoir l'air escroc, parce que s'ils en avaient l'air, ils ne pourraient pas l'être. Bien qu'avec les Totors on puisse tout se permettre...

Les mystères de la Clarté

Si tout n'est pas parfait, du moins tout est familier, pour les innombrables Totors, Durants, Duponts. Il est vrai que les Français moyens se vantent d'avoir l'esprit critique — mais celui qui consiste justement à ne pas se laisser entraîner par les critiques, à garder son quant à soi et à ne pas oublier que tout est clair !

Et pourtant... De temps en temps, surtout depuis quelques années, arrivent des nouvelles terrifiantes. Plus que terrifiantes : irritantes, parce qu'elles menacent cette belle organisation mentale.

On apprend que quarante millions d'Allemands ont voté pour Hitler. Ça s'explique. Sentiment national enragé, barbare. ("Nous, nous distinguons raisonnablement patriotisme et nationalisme, nous nous faisons raisonnablement tuer pour le premier, pas pour le second !") C'est donc très clair, bien que désagréable. La guerre aussi fut désagréable, mais très claire.

Mais ensuite on apprend que les hitlériens ont reçu de l'argent français, que des usines françaises fournissent des tanks à Hitler, qu'il y a d'étranges conversations ; que Hitler c'est le socialisme et que pourtant ça ne l'est pas...

Le cerveau du pauvre petit bourgeois français reçoit tous ces coups et vacille. Comment se rétablir ? Le voilà qui se rappelle des mots étranges : "Haute finance... intelligence service... guerres pour les coffres-



forts..." Le voilà qui a le sentiment que partout "il y a des dessous".

Va-t-il quitter la béate lumière de son panthéon républicain? Va-t-il se poser le problème suivant : "la clarté où j'ai cru vivre n'a-t-elle pas toujours été un piège?"; va-t-il enfin voir, le philistin, que ce n'est pas le moment de renoncer à sa raison, mais de s'en servir? Et qu'il ne faut pas considérer la clarté comme un fait établi, mais éclaircir les situations?

Peut-être. Mais trop souvent sa tête chavire. Il préfère renoncer. C'est plus facile. Avec une voluptueuse et excitante amertume et un âcre goût du néant, il cède au vertige. Ne comprenant plus, il attend l'homme qui lui jure qu'il n'y a rien à comprendre et que tout est obscur mais du moins simple et facile dans l'obscurité. Il est prêt à s'enfoncer dans les profondeurs de la race, de la nation, du sang et de la mort...

Les catastrophes le tireront peut-être de cette obscurité si douce à sa lâcheté spirituelle...

La critique révolutionnaire ne se méfie pas de la clarté mais d'une certaine impression de clarté. La lumière est précieuse ; encore faut-il qu'elle éclaire des objets, au lieu de se satisfaire d'elle-même ! Or la clarté de ce siècle des lumières semble un peu bien satisfaite d'elle-même. Tout ne se passe-t-il pas comme si elle avait livré les "braves gens" aux forces assez étranges qui se meuvent hors de la lumière? - En bas de la société bourgeoise il y a les gens de l'ombre, les criminels, les policiers, les mouchards. Mais ce n'est pas de ceux-ci qu'il s'agit. L'argent, le capital, agissent comme un "mystère" qui n'en est pas un, car leur force est tout à fait facile à comprendre. Pourtant ils constituent le véritable inconnu social qui agit derrière le stupide optimisme intellectuel du philistin petit bourgeois.

Une idée s'impose : "toute cette clarté — école, presse, etc., ne serait-elle pas une sorte de grande machination? A-t-on jamais vraiment éclairé et rendu publiquement connue la nature de l'État, de la religion, des institutions, de l'économie? — Cette impression commode ne serait-elle pas une habile utilisation de la forme précieuse du

vrai, la clarté — et de cette grande conquête, le Raison? La clarté ne contient-elle pas des réalités qui, comme des dieux antiques, s'enveloppent dans la lumière, et qui demeurent inconnues tant qu'on reste dans cette facilité..."

Il y aurait alors ici plus qu'un mensonge ; car un mensonge est lancé par un ou plusieurs individus. Il y aurait ici un mensonge généralisé, un mensonge social - c'est-à-dire le mensonge de toute une société, tenant à son mouvement d'ensemble, à l'ensemble des conditions historiques.

Il y aurait aussi plus qu'une manœuvre. Une manœuvre est combinée à l'avance. Ici la réalité trouve un masque. Et ce masque est une ancienne vérité vidée de son contenu et dépassée, mais qui subsiste encore formellement ; la clarté rationnelle fut une grande conquête, mais aujourd'hui son vocabulaire et ses formes idéologiques contiennent le contraire d'eux-mêmes et de leur ancien contenu ; la clarté cache le désordre, la perfidie des forces "occultes" du capital... L'ancienne vérité s'est transformée en son contraire.

Idée de la mystification

Nous appelons *mystification* ce moment de la conscience sociale, — de l'idéologie — où d'anciennes formes en voie de dépassement deviennent mensongères.

L'erreur peut-elle être autre chose qu'un moment de la vérité prise pour le tout ? — Comment créerait-on de toutes pièces une idée fausse ? La relation de toute idée avec la pratique exclut la possibilité d'une idée entièrement fausse ! Mais une idée vraie devient fausse quand elle est dépassée ; une vérité partielle devient fausse quand on la substitue à la totalité. À ce moment il y a *mystification*.

La critique révolutionnaire doit dégager l'apparence et la réalité : l'apparence qui cherche à passer pour la réalité, la réalité qui se dissimule sous l'apparence. Travail complexe qui n'est autre que le *dépassement*, l'"*aufhebung*" des formes mystificatrices, et des contenus falsifiés, le mouvement même



qui les déborde et les emporte. Et qui crée de nouvelles formes et de nouveaux contenus.

Mystification. La clarté ment, la raison cache les forces absurdes. Notion presque tragique. Toute idée cache un piège et contient peut-être autre chose qu'il ne semble. On nous a habitués à nous fier aux idées comme à des vierges éternelles, innocentes, tout entières dans leurs yeux et sur leur visage. Pas de détour en elles — nous disaient-elles. Elles sont ce qu'elles sont et se présentent telles qu'elles sont. La culture idéaliste nous fait croire à la nudité, à la sincérité, de toute idée en tant qu'idée.

Et voici que la dialectique nous parle de la *ruse des idées*. Plus : les idées les plus idéales sont précisément celles qui cachent tout autre chose que ce qu'elles affirment d'elles-mêmes ; leur idéalité pure cache précisément des forces brutales. La clarté sereine de la raison a couvert la domination de l'impérialisme armé et casqué !

Découverte terrible : découverte de la défiance. Notre conscience qui nous paraît si directe, est sans doute pénétrée d'erreur. Il faut envisager un combat avec les fluides, apparences idéales ; et il faut les déchirer — et voir, voir courageusement malgré la lassitude de cette lutte multiple, ce qui se passe "là-dessous".

Une critique des mensonges et des mystifications de "la société" a déjà été faite par les utopistes, les réformateurs et surtout par les idéalistes anarchisants. Ils ont montré que la société ne s'est encore jamais donnée pour ce qu'elle était. Elle présente d'elle-même une image toujours pure et juste, maternelle, protectrice, qui légitime ses droits. La révolte et le crime sont sur le même plan. La punition est, prétend "la société", un droit spirituel du coupable ; en expiant il reste membre de la société, il se "rachète". Étrange pharisaïsme, dont les victimes sont les acteurs : les braves gens, les braves opprimés, qui haïssent sincèrement le criminel et le révolté et sont heureux de leur punition. Il y a transfert social sur le criminel et le révolté de complexes nombreux : de l'inassouvissement et de la fureur obscure de ces "honnêtes" gens, de leur crime latent contre eux-mêmes, contre ceux qui les

oppriment et contre ceux qu'ils contribuent à opprimer. Alors ils forment bloc contre le criminel qui fait justement ce qu'ils voudraient faire. Ils font avec lui — et ensuite sur lui — le crime. Et ils se punissent en lui. Et ils se punissent en eux-mêmes, par la mauvaise conscience.

La révolte a donc été toujours un crime et elle devenait en effet un crime, n'agissant que comme activité criminelle (pillage, attentats). Elle était "crime contre la société", c'est-à-dire contre ceux qui se réservaient le droit du crime (autorités, États, justices...). Et le crime n'était ainsi qu'une révolte indirecte.

Les dieux représentaient les instincts criminels de tous les membres de la société et leur explosion — et le droit légal de quelques-uns au crime — et la conscience répressive en chacun. Ils étaient les justifications de la contrainte et du crime légal. Ils entretenaient à la fois le refoulement, la crainte, l'oppression, l'activité criminelle.

Rapports inhumains entre les hommes. Mutilations et automutilations, renoncements organisés sous couleur de fatalité, d'ordre divin, de bonté. Que ces faits aient été justifiés et dissimulés et toujours au profit des "tyrans", voilà l'antique mystification sociale.

Les humanistes anarchistes ont donc spécialement dénoncé les mensonges de la "société", *l'inhumanité* de toutes les sociétés passées.

Les marxistes leur ont abandonné cette analyse (malgré les indications contenues dans les œuvres de jeunesse de Marx) et se sont surtout occupés des questions économiques. Actuellement Freud presque seul, — d'un point de vue équivoque, idéaliste et anarchiste bourgeois — porte ses investigations dans ces domaines.

L'analyse de l'oppression concrète et des formes de l'oppression dans la conscience a donc été faite au nom d'un idéal, contre la société en général, — au nom de la "révolte" contre toute institution. Cette analyse anarchiste, sans être absolument fautive, est restée abstraite. Rejetant en général tout le passé dans l'absurde, imaginant que toute oppression était le résultat de la simple

contrainte brute, l'anarchisme mettait toutes les institutions dans le même sac et sur le même plan "inhumain". Il semblait supposer qu'un jour quelconque, à n'importe quelle époque, "les hommes" auraient pu s'entendre, se délivrer unanimement, détruire la violence et entrer en chantant dans le royaume de la joie. Vieilles critiques naïves, utopiques et "anachroniques" très sincères, très sagement indignées parfois — mais si incapables d'expliquer réellement le sens et l'enchaînement de l'histoire, et d'en tirer une action pratique !

La théorie de l'oppression et de la conscience opprimée est à refaire avec le

réalisme des marxistes — mais en pénétrant dans ces détours de l'idéologie abandonnés en général à la pensée idéaliste.

Alors seulement en aboutissant à des analyses dialectiques qui ne vaudront pas pour tous les temps et les lieux mais pour les moments historiques précis, on pourra saisir les *formes actuelles* de l'"aliénation" et de la conscience mystifiée. Le matérialisme dialectique seul peut tenter cette analyse.

Norbert Guterman, Henri Lefebvre
Novembre 1933 - avril 1934

O O O O O

PRÉSENTATION DU PROGRAMME D'ÉTUDES SUR HENRI LEFEBVRE AU L.A.B.U.R. (LABORATOIRE DE GÉOGRAPHIE URBAINE) - BRÉSIL

Le "Programme d'Études sur Henri Lefebvre" réunit, actuellement, enseignants, élèves de licence, maîtrise/doctorat autour de l'œuvre d'Henri Lefebvre, en intégrant les activités du LABUR - Laboratório de Geografia Urbana, Departamento de Geografia, Universidade de São Paulo -, depuis le début des années 90.

L'œuvre d'Henri Lefebvre apporte, à notre avis, une contribution décisive à ceux qui s'interrogent sur les implications de la production de l'espace et sur les fondements d'une dialectique spatiale.

Le défi de penser cette œuvre par rapport aux conditions historiques de la connaissance, dans les sciences en général et dans chacune en particulier, trouve une place dans la conception des aspects résiduels, ceux que chaque science garde en elle, et qui fondent une perspective critique de la connaissance elle-même.

Les idées de Lefebvre nous offrent un champ de réflexion qui non seulement discute les relations entre espace et société, mais aussi produit une compréhension de l'espace dans le mouvement de la reproduction sociale.

Par conséquent, le problème se pose de comprendre comment les contradictions inhérentes au processus social se réalisent en

tant que contradictions de l'espace, puisque telles contradictions, dans leur mouvement, délimitent des territoires et requalifient les lieux.

Ce programme d'études a comme antécédents et présupposés le travail significatif d'orientation du Professeur Docteur José de Souza Martins, qui, pendant six ans, a assemblé un groupe d'étudiants de maîtrise/doctorat et d'enseignants de divers domaines des sciences humaines, en organisant un corps de lecture de l'œuvre d'Henri Lefebvre, dans le Departamento de Sociologia, Universidade de São Paulo, auquel nous sommes appartenus.

Ce travail a compris la lecture, la réflexion et le débat, sous la forme de séminaires hebdomadaires, ayant pour base ses livres qui reprennent l'œuvre de Marx et des marxistes ; ceux sur le mouvement de la logique formelle à la dialectique et sa construction de négation du structuralisme ; la proposition métaphilosophique ; ainsi que ses études sur les formes de conscience et sur le mode de production étatique.



En ce qui concerne les études sur le quotidien, le Professeur Martins, connaisseur de l'œuvre de Lefebvre sur le thème, a introduit aussi cette thématique dans les séminaires cités auparavant. Même si chacun de nous a réalisé, séparément, des études sur le quotidien chez Lefebvre, puisque le thème n'a pas intégré le répertoire de lectures de cette étape, nonobstant, son orientation était présente. À son tour, l'origine des études lefebvriennes dérive d'un apprentissage, de plus de dix ans, des lectures de l'œuvre de Marx. Lefebvre apparaissait, aux yeux du Professeur Martins, à la suite de Marx, comme penseur du XXème siècle.

Ces travaux préliminaires ont permis, dans le LABUR, une orientation plus conséquente des études sur l'espace, la ville et le quotidien, contenues dans l'œuvre d'Henri Lefebvre, sans fausser la signification de ces thématiques dans l'ensemble des réflexions de l'auteur. Cela nous a permis, sans grands risques de vulgarisation, de comprendre la signification de la dialectique de l'espace et de la critique à l'économie politique de l'espace.

Pour que cela soit possible, dans l'ensemble des travaux lefebvriens, des groupes d'études et de formation ont été inclus, et qui sont en activité depuis plus d'une décade, subdivisés ou réunis, selon l'orientation des géographes et d'autres spécialistes, qui, à leur tour, ont accompagné les premiers travaux sur Marx et Lefebvre, dans le groupe multidisciplinaire, orienté, comme cela été dit, par le Professeur Martins.

Quoique le programme soit du LABUR, les liens avec des groupes de formation appartenant à d'autres unités de la USP - Universidade de São Paulo - existent et se fortifient, encore une fois, ayant pour présupposé notre origine commune. Dans la Faculdade de Arquitetura e Urbanismo, Universidade de São Paulo, dans le NAPPLAC - Núcleo de Apoio à Pesquisa «Produção e Linguagem do Ambiente Construído» -, avec l'architecte Jorge Hajime Oseki, des études similaires sont en développement, convergentes avec celles de la Géographie. Il existe, d'ailleurs, une relation établie entre un groupe d'étude de

l'Universidade Estadual Paulista - Campus de Rio Claro, UNESP - et le LABUR. D'autres rapprochements pourraient encore être mentionnés.

Le retour à des classiques comme Marx, le retour à des textes méthodologiques d'Henri Lefebvre constitue une nécessité fréquente, que nous ne méprisons pas ; au contraire, nous en profitons.

Ce sont des études de longue durée, comme cela plairait à Henri Lefebvre.

Un travail éducatif en maîtrise/doctorat et licence s'est déplié de ces groupes formateurs et les textes d'Henri Lefebvre ont commencé à intégrer les études et les recherches d'élèves et enseignants. Nous avons extrait de ces études les dérivations pour un travail pédagogique, réalisé dans le Departamento de Geografia, dans la Faculdade de Arquitetura e Urbanismo et dans d'autres unités, dans les cours réguliers et dans les groupes de formation, dans les laboratoires de recherche.

Il faut aussi remarquer que dans l'AGB - Associação de Geógrafos Brasileiros, dans ses réunions de gestion collective, et dans les rencontres et les congrès nationaux de géographie urbaine, et à partir de notre orientation, il y a plus de cinq ans, des thématiques concernantes à l'œuvre d'Henri Lefebvre ont commencé à apparaître et qui ont d'ailleurs suggéré, à un moment donné, l'édition du livre *O Espaço no Fim de Século*, comme son rappel, organisé par Damiani, Amélia Luísa; Carlos, Ana Fani Alessandri; et Seabra, Odette Carvalho de Lima, [*O Espaço no Fim de Século*. São Paulo, Contexto, 1999].

Malheureusement, sans absorber toutes les contributions des membres des groupes de formation.

Quoique sans assembler, non plus, tous ses membres, le groupe initial de formation lefebvrienne, orienté par le Professeur Martins, a synthétisé l'expérience de tout le groupe en 1993, dans le Colloque "A Aventura Intelectual de Henri Lefebvre", coordonné par le Professeur Martins et dont le résultat a été un livre, le premier à ce propos, dirigé spécialement par les contenus lefebvriens. Il s'agit du livre Henri Lefebvre e

o Retorno à Dialética, organisé par Martins, José de Souza, [*Henri Lefebvre e o Retorno à Dialética*. Hucitec, São Paulo, 1996].

Il convient encore de mentionner, ici, la récente traduction brésilienne de l'œuvre d'Henri Lefebvre, *La Révolution Urbaine* (Éd. Gallimard, Paris, 1970), faite par deux géographes du noyau lefebvrien du LABUR : Sérgio Merêncio Martins (traduction) et Margarida Maria de Andrade (révision technique), publiée, en 1999, à Belo Horizonte, par l'Editora da UFMG.

D'autres expériences s'ajoutent à ces expériences éditoriales, relatives à des publications plus ponctuelles, réparties dans des livres expressifs de géographie, architecture et autres.

Amélia Luisa Damiani, ameluisa@usp.br
Ana Fani Alessandri Carlos, anafanic@usp.br
Margarida Maria de Andrade, labur@edu.usp.br

Odette Carvalho de Lima
Seabra, feseabra@ig.com.br
Enseignantes du Departamento de Geografia,
Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências
Humanas, Universidade de São Paulo – USP

Jorge Hajime Oseki, jhoseki@usp.br
Enseignant de la Faculdade de Arquitetura e
Urbanismo, Universidade de São Paulo – USP.
Silvana Maria Pintaudi,
mercatus@linkway.com.br
Enseignante du Departamento de Planejamento
Territorial e Geoprocessamento, Instituto de
Geociências e Ciências Exatas, Universidade
Estadual Paulista - Campus de Rio Claro -
UNESP.
(Trad. par Laurent Azevedo Marques de Saes)

mai, 2001

o o o o o

Henri Lefebvre, le retour



Il aurait eu cent ans en juin. Dix ans après sa mort, se sont tenus trois jours de colloque à l'Université Paris VIII (Saint-Denis). Sans doute davantage pour le continuer que pour le célébrer.

Cette rencontre ne consistait pas à ressasser le passé, mais à le dépasser afin d'intégrer la vie, l'œuvre et la pensée d'Henri Lefebvre dans la compréhension du moment actuel. En somme, une initiative en forme de manifestation! De nombreux participants sont sortis spontanément de leur réserve.

Henri Lefebvre savait faire parler ses interlocuteurs. Mieux. Il savait les écouter. Beaucoup de personnalités illustres se sont enorgueillies de l'avoir fréquenté de son vivant. Privilège de l'âge et signe des temps. Beaucoup de jeunes étudiants ont suivi assidûment les travaux, subjugués qu'ils étaient par la mise à jour d'un trésor enfoui sous l'œuvre. Soixante-huit livres traduits en trente langues. Beaucoup de simples lecteurs ont été surpris par la verdeur et l'actualité du propos. Certains venus d'Italie, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, du Brésil, du Maroc, etc. Une moyenne de cent-cinquante sièges occupés en permanence. Un succès qui semble avoir été au-delà des prévisions des organisateurs. Tant est vert l'arbre de la vie et aussi celui de la théorie lorsqu'elle l'épouse. Saluons à cet égard l'émancipante directivité de Remi Hess, d'Armand Ajzenberg, et de quelques autres gentils organisateurs.

La partie électronique du colloque avait commencé dans le sillage de la rencontre «Henri Lefebvre» qui a eu lieu en novembre 2000 dans les locaux d'Espaces Marx. De

nombreuses communications venues des quatre coins du monde, des témoignages, des réflexions, de nouvelles lectures. La partie orale du colloque s'est située au-delà, sur le mode de la conversation informée. Point d'interventions interminables et rédigées à l'avance. Un vrai dialogue, comme le maître les affectionnait. La première matinée, consacrée à «la critique de la vie quotidienneaujourd'hui», fut introduite par Georges Lapassade, auteur d'une récente «Microsociologie de la vie scolaire»: comment crédibiliser un discours sur l'autogestion paradoxalement destiné à des autogestionnaires! L'après-midi fut occupée à savoir qui peut «être le sujet des processus de mondialisation, du local _ la ville _ au global». On évoqua l'urbanisme, le devenir-monde du local, et la proximité du global, via le quotidien. Georges Labica insista sur le fait qu'Henri Lefebvre, philosophe, dépassait l'opposition entre les spécialistes qui se méfient de la critique philosophique et le sens commun qui rejette volontiers les généralités abstraites. Robert Joly objecta qu'aujourd'hui la généralisation avait été portée à un point de paroxysme par la publicité et les médias. Christoph Wulf, de l'université de Berlin, mit en évidence l'idée d'une «critique préalable» quasi systématique tout à fait primordiale pour Henri Lefebvre. Un long débat s'en suivit sur la question de l'aliénation. Remi Hess soutint qu'il s'agissait, pour le philosophe, d'un «moment de l'homme total en devenir». Sylvia Ostrowetsky déplora que la «Critique de la vie quotidienne» ne consacre pas une ligne au partage des rôles entre femmes et hommes. Anne Querrien montra comment la conception lefebvrerie du monde est marquée par l'irruption de la violence dans la vie quotidienne. Makan Rafatdjou mit en avant la notion d'«urbain-monde» qui concerne la quasi totalité de la population de la planète. Le devenir-monde, vécu comme une aspiration, pose la question de la mobilité, que cette dernière soit choisie ou imposée. Georges Labica fit remarquer que la mondialité chez Lefebvre n'est pas le processus de mondialisation mais une conscience historique commune marquée par l'optimisme. La discussion s'étendit ensuite à l'articulation du concept lefebvrerie d'espace avec celui de temps.

La seconde journée, consacrée à la métaphilosophie, s'ouvrit par un exposé de Georges Labica sur la manière dont la onzième thèse de Marx sur Feuerbach a travaillé l'itinéraire de Lefebvre: «Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, il s'agit de le transformer». Ce que la philosophie n'avait jamais pensé avant Lefebvre, c'est le quotidien. Le concept de quotidienneté renvoie au concept de résidu qui est une véritable transgression de la tradition philosophique. Après avoir insisté sur le moment de la praxis _ c'est-à-dire de la pratique investissant la théorie _, le moment de la mimesis où l'imitation l'emporte sur la créativité, et enfin le moment de la poïesis qui contredit le précédent en lui substituant une franche innovation, Georges Labica montre comment l'éclatement de la philosophie va, chez Lefebvre, de pair avec la construction d'une nouvelle unité philosophique (la métaphilosophie). Ulrich Müller-Schöll et d'autres ont évoqué la polysémie du préfixe «meta» qui signifie à la fois «après», «au-delà», «théorie qui réfléchit sur sa propre validité». Méfions-nous, a dit Pierre Lantz, des effets apologétiques du dépassement (Aufhebung), qu'il s'agisse de Hegel, de Marx ou d'Henri Lefebvre. Remi Hess a, cette fois-ci encore, fait profiter de sa connaissance quasi encyclopédique de l'oeuvre en renvoyant aux petits préfixes _ meta, para, auto _ de «Qu'est-ce que penser?». René Schérer, qui vient de publier une «Ecosophie de Charles Fourier», a insisté sur le fait que son lien avec Henri Lefebvre devait tout autant à son apport créateur sur la pensée de Marx qu'à celle de Charles Fourier. Un participant ayant souligné la façon dont Lefebvre a été attaché toute sa vie à la dialectique d'Hegel et à ses préliminaires chez Héraclite, s'est loué de la volonté constante d'Henri Lefebvre de faire sortir l'opinion française de son incompréhension vis-à-vis de la dialectique. L'attaque d'Althusser contre le concept d'aliénation a contribué à limiter, dans les années 60-70, le marxisme à sa base économique. Un échange sur l'absence de rencontre entre Henri Lefebvre et Althusser a eu lieu dans la plus grande sérénité. Puis, après que Georges Labica ait situé l'éventuelle résurrection de la



philosophie dans le domaine de l'utopie, Remi Hess a mis l'accent sur «Henri Lefebvre anthropologue» qui a construit avec ténacité, avec patience historique, et d'un point de vue philosophique «sa» discipline.

La troisième journée a permis de tracer le portrait d'un «Henri Lefebvre pédagogue», moins connu que les deux précédents: le penseur du quotidien, de l'urbain, et le philosophe. Pascal Diard, enseignant en histoire, a expliqué comment lui-même fondait sa pédagogie de projet sur le dépassement de toute pédagogie, laissant la place à l'imprévu, faisant de l'enseignant un artisan «débrouillard», avec un regard en positif. Remi Hess, professeur en sciences de l'éducation, n'a pas hésité à présenter Henri Lefebvre comme fondateur de la pédagogie nouvelle, même si cet épithète relève un peu _ dans ce cas _ du «grand écart». Le maître préférerait «penser à chaud» en public plutôt que d'enseigner la pensée de façon méthodologique. Un autre participant a même affirmé qu'Henri Lefebvre avait horreur du «tout fait» et qu'il préférerait, de loin, le «se faisant». Quant à l'après-midi, elle fut remplie par différentes réponses à l'interrogation: «qu'est-ce qu'être lefebvrrien aujourd'hui?». Armand Ajzenberg qui a personnellement connu Lefebvre dans le cadre du groupe de Navarrenx, a remarqué qu'il prenait autant de plaisir à écouter qu'à parler. Trois questions ouvertes ont finalement été retenues : celle de la critique, celle de la relation entre l'espace et le temps, et celle de la quotidienneté. Christoph Wulf y a rajouté la question du possible: il s'agit de savoir si le futur est ouvert ou prédéterminé par le passé. A suivre...

Arnaud Spire

Cet article a été publié dans *L'Humanité* du 9 juillet 2001.

HENRI LEFEBVRE :

tous les livres disponibles en France

- **Anthropos** : *Méthodologie des sciences* (2002), *Contribution à l'esthétique* (2001), *Rabelais* (2001), *La fin de l'histoire* (2001), *L'existentialisme* (2001), *Du rural à l'urbain* (2001), *Espace et politique* (2000), *La production de l'espace* (2000), *Actualité de Fourier* (1975), *Trois textes pour le théâtre*.
- **Arche éditeur** : *Critique de la vie quotidienne*, Vol. 1, 2 et 3 (1977-1983), *Diderot ou les affirmations...* (1983), *Musset* (1970).
- **Aubier** : *Lukacs 1955* (1986).
- **Cairn** : *Pyrénées* (1999).
- **Denoël** : *Vers le cybernanthrope* (1971).
- **Fata Morg.** : *Le jeu de Kostas Axelos* (1973).
- **Fayard** : *Une pensée devenue monde...* (1980).
- **Gallimard** : *Morceaux choisis de Hegel* (1995), *Le manifeste différentialiste* (1970).
- **Méridiens** : *La somme et le reste* (1989), *Le nationalisme contre les nations* (1988).
- **Minuit** : *Introduction à la modernité* (1977).
- **Seuil** : *L'idéologie structuraliste* (1975).
- **Stock** : *Le temps des méprises* (1975).
- **Syllepse** : *Métaphilosophie* (2001), *La conscience mystifiée* (1999), *Mai 68, l'irruption...* (1998), *Éléments de rythmanalyse* (1992), *Du contrat de citoyenneté* (1991).

A propos de *Méthodologie des sciences*, inédit qui vient d'être publié chez Anthropos. Un point de vue de Patrick Tort, en 1985, questionné par Henri Lefebvre sur l'intérêt de l'édition de l'ouvrage :

... « Contrairement à ce que l'on vous a peut-être dit, la partie du livre qui se porte le mieux aujourd'hui est celle consacrée aux Sciences mathématiques et aux sciences de la nature. La documentation est ancienne, soit. Mais certains passages ont une très grande qualité didactique, et je regrette pour ma part qu'il n'y en ait pas d'aussi clairs dans les manuels philosophiques d'aujourd'hui. »...



COLLOQUES**(St-Denis - Paris VIII - juin 2001)****VUE PANORAMIQUE DE L'ŒUVRE D'HENRI LEFEBVRE**

Philosophe français, né avec le siècle dans les Pyrénées, Henri Lefebvre va se trouver mêlé à tous les grands débats philosophiques du « monde moderne ».

Il lit Nietzsche et Spinoza à quinze ans. Mais, à ce moment, il se préparait à une carrière d'ingénieur. C'est une pleurésie assez grave qui l'oblige à interrompre sa préparation à l'École polytechnique au lycée Louis-le-Grand et à partir à Aix-en-Provence pour faire du droit et de la philosophie. H. Lefebvre gardera de sa première orientation vers les mathématiques une empreinte certaine. Sans cette année de mathématiques spéciales, se serait-il autant intéressé à la logique, à la technique ? Probablement pas... Toujours est-il qu'à Aix son contact avec Maurice Blondel va le déterminer à se donner à fond dans la philosophie.

De cet enseignement de Maurice Blondel, H. Lefebvre tire une bonne connaissance de la philosophie catholique, notamment de Saint Augustin. Mais sa relation à cette philosophie, dans laquelle il se sent impliqué, est complexe. Il trouve que Blondel, pour un hérétique, ne va pas assez loin. M. Blondel se veut orthodoxe. H. Lefebvre le désirerait vraiment hérétique. Une amitié lie le professeur à son étudiant qui vit aussi sur le mode paradoxal son contact avec le thomisme. De l'étude d'Augustin, H. Lefebvre garde une violente antipathie pour la tradition aristotélicienne et pour le Logos véhiculé par elle à travers les âges.

À vingt ans, il arrive à Paris où il rencontre Pierre Morhange, Norbert Guterman, Georges Politzer et Georges Friedmann avec lesquels il fonde un groupe de philosophes qui va publier la revue *Philosophies*. Ce groupe se forme en compétition avec le groupe des Surréalistes. Ce qu'ont en commun les « philosophes », c'est qu'ils refusent l'idéologie dominante (bergsonienne) en Sorbonne et la philosophie intellectualiste de Léon Brunschvicg et d'Alain. Ce groupe cherche donc sa voie de façon autonome. H. Lefebvre lit Schopenhauer et Schelling.

Relue aujourd'hui, la revue *Philosophie* apparaît comme un carrefour de ce qui allait devenir « existentialisme », « phénoménologie », « psychanalyse » et « ontologie ». *L'existentialisme*, dans son premier chapitre, nous donne à lire une évaluation de cette période, de cette recherche du groupe des Philosophes ! C'est une dimension autobiographique du livre, passionnante, qui sera reprise et développée en 1959 dans *La somme et le reste*.

La rencontre entre le groupe des philosophes et celui des surréalistes est difficile. Conflits, incompréhensions. H. Lefebvre se lie pourtant à Tristan Tzara, suite à un article qu'il a écrit sur Dada en 1924. H. Lefebvre rencontre également Max Jacob avec qui il se brouille quand il décide d'adhérer au Parti communiste. Car à cette époque, H. Lefebvre découvre F. Hegel puis K. Marx. Il faut dire que dans les années 1920 l'Université ne s'intéressait pas encore à ces auteurs. Si André Breton fait découvrir la *Logique* de Hegel à H. Lefebvre, Léon Brunschvicg lui déconseille de faire une thèse de philosophie sur ce penseur ! L'évolution de H. Lefebvre ne s'arrêtera pas là puisque, dans le prolongement de sa lecture de Hegel, il découvre Marx.

H. Lefebvre va être marqué par cette rencontre théorique. En effet, ce n'est pas par



la pratique de la lutte politique qu'il est amené à lire K. Marx, mais par la théorie. C'est en philosophe. H. Lefebvre adopte le marxisme sur le plan doctrinal au nom d'une thèse qui a ensuite été annihilée par Staline et le stalinisme, à savoir la théorie du dépérissement de l'État. Dès sa première lecture de K. Marx, de F. Engels et de Lénine, H. Lefebvre découvre une critique radicale de l'État. C'est donc une coupure politique (et non philosophique ou épistémologique) qui apparaît à H. Lefebvre entre K. Marx et ses prédécesseurs. Pour H. Lefebvre, entre K. Marx et Bakounine, il n'y a pas de désaccord fondamental. Il n'y a que quelques malentendus au sujet de la fameuse période de transition.

Cette découverte intellectuelle de la pensée marxiste conduit H. Lefebvre à adhérer au Parti communiste en 1928, avec ses camarades du groupe *Philosophie*, et parallèlement à la réflexion du groupe surréaliste... 1928, le communisme est encore un mouvement. Il n'est pas institutionnalisé : « L'appareil est encore faible, travaillé par toutes sortes de contradictions »... H. Lefebvre y adhère donc en voyant dans K. Marx un adversaire du socialisme d'État. H. Lefebvre croit à la force des « soviets » en Russie. C'est cette ignorance sur ce qui se passe réellement en Russie à l'époque qui va permettre le quiproquo entre le PC et H. Lefebvre qui va durer trente ans. H. Lefebvre expliquera plus tard que « le mouvement communiste naissant ne se recruta pas parmi les personnalités autoritaires, mais parmi les anarchisants »¹. Si beaucoup se transforment en intégristes, en dogmatiques, H. Lefebvre reste fidèle à lui-même ; ce qui va l'amener assez souvent dans l'opposition à la direction. D'ailleurs, sa simple lecture de K. Marx le conduit à rappeler continuellement la « prophétie » du mouvement (il ne faut pas appliquer des principes figés, mais reprendre la méthode de K. Marx pour penser des objets nouveaux) le rend suspect auprès des militants de base qui sont surtout des empiristes.

Les premières difficultés apparaissent à l'occasion de la *Revue marxiste* qui sera supprimée en 1928-1929. Le groupe des philosophes avait déjà publié deux revues, *Philosophies* et *L'esprit*. L'adhésion au Parti le conduisit à créer la *Revue marxiste* qui se voulait une nouvelle étape dans la démarche du groupe. P. Morhange, N. Guterman, G. Friedmann, G. Politzer puis P. Nizan participèrent à cette initiative. En fait, cette revue se voulait très ouverte. La plupart des collaborateurs refusaient l'économisme qui traversait déjà la pensée marxiste. Cette revue fonctionna comme un analyseur du fait qu'à cette époque déjà une telle initiative qui partait d'un autre lieu que la direction du mouvement communiste était intolérable.

La « moindre déviation idéologique se mit à passer pour une opération policière » (H. Lefebvre). Finalement, l'argent venant à manquer, la revue disparut. La direction du Parti ne fut pas étrangère à la faillite de la *Revue*²... À la suite de cette aventure, le groupe des philosophes éclata. N. Guterman quitta la France pour les États-Unis ; P. Morhange partit en province... Quant à H. Lefebvre, il est professeur de philosophie à Privas !

En même temps qu'il milite à la base, H. Lefebvre écrit. Il commence à publier en collaboration avec N. Guterman les œuvres de jeunesse de Marx dans la revue *Avant-Poste*. C'est dans cette revue que paraissent également les premiers chapitres de *La conscience mystifiée*³. Quelle est la thèse centrale de ce livre ? Ni la conscience individuelle ni la conscience collective ne peuvent passer pour critère de la vérité. Les formes de la conscience sont manipulées. La société moderne tout entière s'est construite sur la méconnaissance de ce qui la fonde, c'est-à-dire le mécanisme de la plus-value. La classe ouvrière elle-même ne connaît pas le mécanisme de sa propre exploitation. Elle le vit sur le mode de la méconnaissance, de l'humiliation. Rien de plus difficile que de faire entrer cette connaissance dans la classe ouvrière elle-même. C'est ce qui permet au

¹ *Le temps des méprises*, p. 65.

² Sur le contexte de cette affaire, voir R. Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, op. cit. p. 75 et s.

³ Ce livre a été réédité en 1999 chez Syllepse.



fascisme d'imposer des représentations inverses de la réalité. Le fascisme peut se faire passer pour socialisme puisque l'inversion des rapports est possible. Ils n'impliquent pas en eux-mêmes, dans la pratique, leur propre connaissance mais au contraire leur propre méconnaissance.

Ce livre est mal accueilli dans le mouvement communiste. La censure soviétique refuse les services de presse. Politzer écrit un article violent contre H. Lefebvre que Maurice Thorez juge lui-même dogmatique et sectaire. En fait, le livre de H. Lefebvre et N. Guterman pose des problèmes que ne se posait pas le Parti. À l'époque (1936), les communistes ne voient dans la montée du nazisme qu'un épisode qui ne pouvait durer. *La conscience mystifiée*, écrite entre 1933 et 1935 (en partie à New York), fut un livre maudit. Rejeté par les communistes, il fut proscrit et détruit quelques années plus tard par les Nazis.

Dans ces années, même G. Politzer estime que la politique n'est pas du ressort des militants : « Seul le dirigeant politique, le chef a le droit à la parole sur ces questions. » C'est le moment où lui-même abandonne ses ambitions scientifiques, son projet de psychologie concrète, et plus encore sa position psychanalytique des débuts.

C'est une période de suspicion entre les militants. H. Lefebvre découvre que P. Nizan lui subtilise sa correspondance pour la montrer en haut lieu... Ce climat n'empêche pas H. Lefebvre de rester au Parti. Il y trouve un appui : « Je pense que j'ai évité plus d'une fois une crise personnelle à cause du militantisme », écrit-il. Il tente de mettre au point un contre-enseignement de la philosophie dans son lycée de Privas. Avec d'autres, il publie des *Cahiers du contre-enseignement*.

La seconde partie des années 1930 correspond à une énorme activité de traduction (avec Norbert Guterman) et de présentation des œuvres de F. Hegel, K. Marx et Lénine. Ce travail sera complété par de nombreux textes de présentations du marxisme (*Le matérialisme dialectique* 1939, puis *Marx et la liberté* 1947, *Le marxisme* 1948, *Pour connaître la pensée de K. Marx* 1948, etc.).

H. Lefebvre est donc resté au Parti durant la guerre. Cela l'a conduit à être suspendu de ses fonctions d'enseignant par Vichy et à être recherché. Il se cache dans les Pyrénées où, dans un grenier, il explore les archives de la vallée de Campan. À partir de ce travail, il s'intéressera à la sociologie rurale, thème de sa thèse soutenue plus tard.

Dans l'immédiat après-guerre, H. Lefebvre retrouve l'opportunité de publier. C'est dans ce contexte qu'il écrit presque simultanément *L'existentialisme* et le premier tome de *La critique de la vie quotidienne*, thématique qui aura, pour lui, un bel avenir théorique. Nous reviendrons sur ce contexte, dans la seconde partie de cette présentation.

Dans les années 1950, H. Lefebvre reste encore au Parti communiste parce que la lutte interne contre le stalinisme est engagée. Lutte idéologique, théorique et politique. C'est la période où H. Lefebvre engage une polémique contre l'idée dominante dans le Parti de « sciences prolétarienne ». Le nœud du conflit va être la logique. Il écrit un *Traité de logique* dont un premier volume, publié aux éditions du Parti, est retiré de la circulation avant même sa sortie. Un autre ouvrage consacré à la méthodologie des mathématiques et des sciences (qui devait être le second volume du *Traité de matérialisme dialectique*), déjà imprimé, ne fut jamais distribué... Époque difficile pour H. Lefebvre qui n'arrivait pas à faire admettre au sein du Parti qu'un plus un égale deux est aussi vrai ou aussi faux à Moscou qu'à Paris... « Les relations d'inclusion ou d'exclusion ne sont pas fausses ici et vrai là-bas. » H. Lefebvre se bat contre l'idée d'une logique de classe. Aucune conclusion pratique n'est tirée de la publication de l'essai de Staline sur la linguistique. C'est ainsi que prend forme l'activité oppositionnelle de H. Lefebvre qui se renforcera à partir de 1953, date de la mort de Staline.

Depuis 1948, il travaille au CNRS. Il écrit la version définitive de sa thèse, à partir de recherches menées pendant la guerre lorsqu'il se cachait dans les Pyrénées. Cette thèse de sociologie rurale porte sur *La vallée de Campan* (parue au PUF, rééditée en 1990, dans la très belle collection Dito). Sur les



Pyrénées, il publie encore un ouvrage méditatif et impliqué⁴.

Dans les années 1947-1955, il écrit une série d'ouvrages consacrés à de grands écrivains français (Descartes, Diderot, Pascal, Musset, Rabelais) pour construire le mouvement de la pensée de libération de l'homme. Il veut montrer que l'on ne peut pas rejeter ces auteurs comme des penseurs « bourgeois », mais qu'il faut voir comment les idées se forment, comment le matérialisme dialectique puise dans ces œuvres les conditions de son émergence.

C'est à cette époque que H. Lefebvre écrit des articles préconisant l'introduction dans le marxisme des développements modernes de la logique, de l'informatique et de la cybernétique, ce dont ne voulaient pas entendre parler ni les philosophes russes ni les penseurs plus ou moins officiels du Parti français comme Roger Garaudy. Dans *Voies nouvelles*, il produit quelques idées neuves qui feront leur chemin vingt années plus tard (notamment l'idée de la nécessité de définir un programme avant la prise de pouvoir). Le Parti ne les retient pas. Pour lui, quelques mots d'ordre simplistes suffisent. Ensuite, tout se précipite. Les révélations du rapport Khrouchtchev vont bien plus loin que ce que ne pouvaient imaginer les oppositionnels. C'est l'époque des exclusions du Parti (Morin, etc.). H. Lefebvre est suspendu en 1958. Il choisit de partir et de prendre du large. En tant que philosophe, il s'autorise alors une entière autonomie de pensée.

Après *La somme et le reste*, livre essentiel (780 pages), écrit entre juin et octobre 1958 (donc dans un contexte politique très particulier en France), dans lequel il fait le bilan de sa vie philosophique et de son aventure dans le Parti (nous y reviendrons), il va se lancer dans la rédaction d'ouvrages très importants. Il a participé à la définition de la base théorique de ce qui va devenir l'Internationale situationniste⁵ de

Guy Debord, avec lequel il s'est lié d'amitié. Mais cette amitié ne dure pas. Il y a rupture violente⁶.

Cependant, cette confrontation avec les situationnistes va stimuler sa grande productivité de l'époque. Sa critique de la vie quotidienne, amorcée dès la fin de la guerre, est reprise, reformulée. Une nouvelle version de *L'introduction à la critique de la vie quotidienne* est rééditée en 1958. Le volume 2, sur *Les fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, paraît en 1961.

Cette année-là, H. Lefebvre entre dans l'Université. Il devient professeur à Strasbourg. À partir de 1965, il entre à Nanterre. H. Lefebvre a attendu d'avoir plus de soixante ans pour se lancer dans l'aventure de l'enseignement universitaire. Jusqu'en 1958, sa réputation de militant communiste, malgré l'aspect déjà monumental de son œuvre, lui en avait interdit l'accès. D'une certaine manière, cela explique peut-être pourquoi il est entré dans cette nouvelle expérience avec tant de fougue. Tant à Strasbourg qu'à Nanterre, son influence sur les étudiants va être extraordinaire. Rarement un professeur d'Université aura eu autant d'influence sur les étudiants qu'Henri Lefebvre.

Simultanément, H. Lefebvre entreprend *La proclamation de la commune*. Ce livre ne paraîtra qu'en 1965. Il rédige aussi *Introduction à la modernité* (1962) et *Métaphilosophie* (1965). Ce dernier livre aura et a toujours une influence considérable en Allemagne⁷. Il fait apparaître H. Lefebvre comme un théoricien proche des auteurs de l'École de Francfort. Ces livres seront lus par certains des étudiants qui feront 1968. C'est l'époque de l'émergence d'Althusser à l'École normale supérieure. *Pour Marx* et *Lire le capital* sont parus en 1965, aussi. Althusser et sa théorie de la « coupure épistémologique » chez Marx seront l'occasion de nouvelles confrontations.

⁴ H. Lefebvre, *Pyrénées*, réédité en 2000 (avec une préface de R. Lourau).

⁵ Laurent Chollet, *L'insurrection situationniste*, Paris, Dagorno, 2000. Dans ce livre, H. Lefebvre qui avait été dénoncé par les Situs dans les années 1960 comme un « Versaillais de la culture » se trouve entièrement réhabilité puisque ses œuvres complètes sont inscrites comme « publications du mouvement ».

⁶ Sur le contexte de cette rupture, voir R. Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, op. cit. p. 214 et s.

⁷ Voir Ulrich Müller-Schöll, *Das System und der Rest*, 1999.



Henri Lefebvre refuse tout système. H. Lefebvre attaque le monde bourgeois, le capitalisme de la marchandise, le monde de l'argent, du profit. Tout en s'affrontant aux partisans du scientisme, du positivisme, du structuralisme, il élabore le soubassement théorique du mouvement de contestation qui va se former dans le département de sociologie de Nanterre qu'il dirige. Rapidement, la majorité des étudiants adhère à l'analyse contestatrice du vécu, de la sexualité, de la vie quotidienne, des conditions concrètes de la société existante que développe H. Lefebvre. H. Lefebvre laisse ses assistants développer leurs propres recherches. Il les encourage à enseigner leur propre pensée, ce qui n'était pas fréquent avant Mai 1968 où l'assistant était le répétiteur des idées du professeur. C'est ainsi qu'aux enseignements de H. Lefebvre se surajoutent ceux d'Eugène Enriquez, Jean Baudrillard, René Lourau et Henri Raymond, Maïté Clavel...

L'attitude de H. Lefebvre lors du surgissement des événements de Mai, c'est celle du philosophe qui voit se réaliser socialement, au niveau du mouvement social, les intuitions et les concepts qu'ils tentaient de formuler depuis de très nombreuses années. On lui donne la paternité des événements de Mai⁸.

⁸ A l'occasion d'un jury de thèse à Lyon (janvier 2001), j'ai partagé un repas avec René Raymond, académicien, historien nanterrois, auquel j'ai posé quelques questions à propos de H. Lefebvre : « J'ai apprécié l'œuvre, mais l'homme me déplaisait totalement. » Le premier contact entre H. L. et moi datait de 1959 ou 1960. » René Raymond avait invité H. Lefebvre, après la sortie de *La somme et le reste*, pour participer à un colloque à Sciences Politiques sur les intellectuels français. H. Lefebvre n'avait pas fait de vague. Ensuite R. R. a revu H. L. lorsque celui-ci, en poste à Strasbourg, est venu à Paris X pour poser sa candidature sur un poste de professeur de sociologie. L'argument lancé par H. Lefebvre : « J'en ai marre de faire Paris-Strasbourg en train. Je connais tous les arbres du parcours. » Mais René Raymond évoque surtout l'attitude subversive de H. L. soufflant sur le feu en 1967-68 à Nanterre. « Il refusait d'assumer toute responsabilité ». On parlait de « listes noires » sur lesquelles des étudiants auraient été inscrits pour leurs activités subversives et qui « n'existaient pas ». Au lieu d'être clair, H. Lefebvre laissait accroire qu'elles existaient. « Pour dépasser les tensions, la femme d'Henri Raymond qui était mon étudiante a voulu organiser un repas entre nous. Mais cela s'est très mal passé.

H. Lefebvre n'en reste pas là. Il continue à travailler. Il publie un très grand nombre de livres entre 1968 et 1980 qui lui permettent de préciser sa théorie du politique. *Le manifeste différentialiste* (1970) élabore la notion de différence. Ce livre tend à indiquer la voie qu'il faut suivre si l'on veut échapper à la standardisation généralisée qui menace la « société bureaucratique de consommation dirigée » dans laquelle vivent les pays développés. *La fin de l'histoire* renoue avec la lecture de Nietzsche, *Au-delà du structuralisme* (1971) regroupe tous les articles écrits dans la période antérieure contre Althusser. Plusieurs ouvrages sur l'espace et la ville : *Le droit à la ville* (1968), *Du Rural à l'urbain* (1970), *La pensée marxiste et la ville* (1972), *Espace et politique* (1973) et surtout *La production de l'espace* (1974). Après Hegel, Nietzsche, Marx ou le royaume des ombres, H. Lefebvre se lance dans une synthèse sur la question de l'État. *De l'État* aura quatre tomes.

Entre-temps, H. Lefebvre a pris sa retraite. Il n'enseigne plus à Nanterre. Mais il voyage beaucoup. Il fait des conférences dans le monde entier. Il écrit chaque matin. Il lit beaucoup. À partir de 1978, il revient plus systématiquement à la philosophie. Il relit les tragiques grecs. Il lui semble que la clé de la philosophie, la clé du monde, soit à chercher de ce côté. H. Lefebvre ne pense pas que l'on puisse tirer quelques choses des mythes. C'est dans le tragique qu'il faut chercher. H. Lefebvre voit la solution davantage du côté de Prométhée que du côté de Dionysos. Prométhée ! Image terrible, prodigieuse. Attaché au rocher par le pouvoir et par la force, il porte en lui que la libération viendra de la mort des dieux. Zeus perdra le pouvoir. Mais Prométhée lui-même peut mourir ! H. Lefebvre se trouve davantage dans la tragédie que dans le drame, car dans la tragédie, il y a victoire sur le temps et la mort. La tragédie ressuscite le héros tragique qui réapparaît et revit sa mort. C'est de là qu'on peut tirer une philosophie. Cette démarche peut sembler très loin du marxisme. Mais pas si loin qu'on ne le croit. Marx ne dit-il pas lui-même qu'il a incarné Prométhée ? Ces thèmes seront repris dans *Qu'est-ce que penser ?* (1985).



Ce cheminement, H. Lefebvre l'inscrit aussi dans la *Présence et l'absence* (1980) qui paraît en même temps qu'*Une pensée devenue monde*, livre dans lequel H. Lefebvre évalue encore une fois le marxisme. Faut-il abandonner Marx ? se demande H. Lefebvre. Évidemment, cette évaluation critique est difficile. H. Lefebvre renoue pourtant avec l'idée qui a guidé sa première lecture de l'auteur du *Capital*. Marx est aux antipodes du stalinisme, il porte en lui des ferments anti-étatiques dont, plus que jamais, nous avons besoin aujourd'hui.

Dans *La présence et l'absence*, la question qui est posée, c'est celle de la philosophie. Après K. Marx, peut-on philosopher ? H. Lefebvre répond à la question par l'exemple. Ce livre s'inscrit aussi dans cette veine philosophique. Il y explore le moment de l'œuvre. Il nous donne une théorie philosophique de la représentation. Qu'est-ce que la représentation ? Un intermédiaire entre l'être et le non-être : toute la question est de savoir si la connaissance peut – ou ne peut pas – dépasser cet intermédiaire pour atteindre l'être véritable. E. Kant ne le croyait pas ; K. Marx, lui, appelait le philosophe à sortir de la représentation, qui est toujours illusoire, tandis que F. Nietzsche proposait de rejeter à la fois philosophie et représentation, de les dépasser vers un au-delà accessible seulement au surhomme.

Après avoir esquissé une histoire du concept de représentation, H. Lefebvre conclut que la représentation est un fait social et psychique dont on ne peut se passer, mais qu'il faut savoir choisir. Il faut choisir les représentations fécondes, celles qui permettent d'explorer le possible, et dépasser les représentations illusoire (celles qui fascinent les hommes mais bloquent l'évolution de la société). Ce livre qui, d'une certaine manière, est une sorte de bilan de l'œuvre philosophique de H. Lefebvre prend en compte la pensée de K. Marx, mais aussi celle de Spinoza ou celle de Joachim de Flore. C'est un livre étonnant, reposant sur une culture énorme, mais surtout mû par une pensée frémillante « tendue vers des possibles jamais réalisés, ouverte à tous les horizons de la modernité » (C. Delacampagne). H. Lefebvre s'est imposé

comme philosophe et comme sociologue. *La présence et l'absence* déploie le moment philosophique. L'intérêt de l'ouvrage, c'est de rappeler une fois encore que la philosophie ne peut se laisser enfermer dans aucun dogmatisme. La pensée n'est pas un jeu fermé sur soi. C'est un instrument d'exploration du réel.

Dans quel sens évolue la pensée de H. Lefebvre à la fin de sa vie ? C'est difficile à dire. Auteur de dizaines et de dizaines d'ouvrages, H. Lefebvre n'a pas clos son œuvre. Celle-ci est restée ouverte, inachevée. H. Lefebvre est revenu à l'œuvre d'art. Il a relu Musil. Pour lui, *L'homme sans qualité* est le roman de la dissolution du monde moderne. Le héros de Musil parle en philosophe. Il énonce sa philosophie en tenant compte de la technique mais en la dépassant. À côté de Musil, H. Lefebvre a lu Shakespeare, les tragiques grecs, René Thom (théorie des catastrophes). Il constate que la tragédie grecque a permis aux Grecs de vivre, qu'elle leur a permis de s'accepter, d'accepter leur monde (leur cosmos). La tragédie porte donc en elle une affirmation. Dans la tragédie, la souffrance et la mort sont niées. Nietzsche l'a pressenti. H. Lefebvre le découvre... La chute du mur de Berlin a été un choc pour H. Lefebvre. C'est sur cet événement historique qu'il a médité à la fin de sa vie. Il est mort en juin 1991. Peu auparavant, il s'était exprimé pour faire le bilan du communisme, trop souvent générateur d'ennui, incapable de porter une utopie et de mener la critique du quotidien.

S'il fallait définir en un mot le mouvement de l'œuvre de H. Lefebvre, on pourrait dire que c'est autour de la notion d'aventure que celle-ci peut s'organiser. H. Lefebvre n'a jamais séparé le vécu et le conçu. Chez lui, l'un et l'autre s'entremêlent. Cette idée est déjà présente dans *L'existentialisme*. C'est dans le contexte de la confrontation intellectuelle, mais aussi personnelle, avec les mouvements d'avant-garde (groupe des philosophes, surréalisme, marxisme, mouvement d'opposition dans le Parti communiste, situationnisme, mouvement étudiant...) qu'H. Lefebvre a développé son activité de philosophe (penseur, théoricien, écrivain). À chaque fois, la confrontation est



une nouvelle aventure. Le contact avec l'œuvre de K. Marx remet en cause la philosophie. Comment philosopher après K. Marx ? H. Lefebvre propose donc un horizon : la métaphilosophie.

Il faut souligner l'importance de H. Lefebvre comme philosophe marxien. Il a restitué la véritable pensée de Marx autour de deux fils conducteurs : la théorie de l'aliénation et la critique de l'État. H. Lefebvre pense que la théorie de l'aliénation traverse *Le capital*, que la notion de travail aliénant - aliéné conduit à l'idée que le capital s'autonomise par rapport à la pratique comme toutes les puissances aliénantes - aliénées. Ce que la métaphilosophie de H. Lefebvre a apporté, c'est une suite de concepts qui ne font pas système. Ils proviennent de la pratique et ils y reviennent : « espace social », « différence », « quotidien », « mystification », « mondial » et « aliénation » sont des concepts qui entrent en relation mais ne font pas système. Leur rôle a été de servir de ferment, de levain. Ils ont fécondé la société contemporaine et se sont dissous en elle. C'est en cela qu'ils sont très distincts des concepts philosophiques classiques qui restent pris dans leur armature, dans leur structure, dans leur architecture philosophique. Pour H. Lefebvre, peu importe le statut épistémologique du concept. Ce qui importe, c'est son trajet dans la pratique, dans le vécu.

De ce point de vue, on peut dire que le travail de H. Lefebvre a été efficace. Sa théorie de l'aliénation par exemple s'est imposée chez les jeunes, chez les colonisés, chez les femmes... Trajet foudroyant du concept qui le rend obsolète. Le succès du concept, image ou métaphore, épuise ses virtualités, ses possibilités. Le philosophe en produit alors un autre. Cette dialectique permanente entre le vécu (intense) de H. Lefebvre et le conçu est ce qui caractérise son apport à la philosophie. Vécu et conçu s'enrichissent mutuellement.

Rémi HESS

Cette communication a été publiée dans *L'école émancipée* No 12 (juin 2001)

LA TÊTE DE LA PASSION



Je ressens un vrai regret dans le fait que le colloque Henri Lefebvre s'approche sans que j'aie pu participer à sa préparation autrement que " de cœur ".

Il est de fait que ce qui m'a beaucoup retenu est ce qu'Armand Ajzenberg a apporté, disant ce qui l'avait beaucoup occupé lui-même, " au cœur de la position lefebvrienne ", dit-il.

O combien ! La mise aux oubliettes de l'inhumanité qui engendra un excédent de mortalité évaluable à 40 000 parmi les " aliénés ", dans leurs renfermements-gardiennes, sous le pouvoir collaborateur, pétri d'idéologie ségrégative, justifiait bien ce grand acte de résistance.

Et, quant à moi, engagé à ne manquer aucune occasion d'entretenir cette résistance, j'avais là une nouvelle étape, qui s'articulait par hasard avec grande mise en question de légiférer sur les inspireurs de proscriptions, " ceux dont la conduite de la société à leur égard est meilleur indice de son mode de civilisation ".

Et, comme d'habitude, la leçon d'Henri Lefebvre me servait de support. Car je dois aux chercheurs de vérité de répéter encore :

Si j'ai joué un rôle de " cheville ouvrière " dans l'ensemble d'études et d'actions visant à " changer le statut anthropologique de la folie, c'est avec " des anticléricaux de toutes obédiences " qui me



connaissaient assez pour dire que mon " marxisme " était celui d'Henri Lefebvre.

J'en ai déjà parlé beaucoup, mais, dans une circonstance où il est convenable de densifier, je tente une concentration :

Le fait est que ce qu'il contribua fortement à inspirer, c'est ce qui nous faisait dire que nous, nous aimions beaucoup lire Marx parce que cette lecture nous faisait vagabonder l'esprit.

Et le moment présent de nos recherches et luttes me faisait impérieusement évoquer la plus éloquente leçon de Marx, que "devant cet état de choses, la critique n'est pas une passion de la tête, mais la tête de la passion ".

Avec des germes, car nous pensions vraiment " germes " comme l'inépuisablement fécond et porteur d'ouvertures, du " Dix huit brumaire de Louis Bonaparte " de 1852 : " Sur les conditions sociales d'existence, s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façons de penser, et de conceptions de la vie diverses et façonnées d'une manière spécifique,...

L'individu isolé, à qui elles sont transmises par la tradition et l'éducation, peut s'imaginer qu'elles sont la raison déterminante et le point de départ de son action ".

Quant à éveiller les facultés ensommeillées :

En consacrant sa vie à démontrer qu'est " fausse " une vision de la folie telle qu'on la traite, et surtout maltraite, et à s'obstiner dans la recherche du CONTRAIRE, une façon de s'occuper autrement de qui témoigne des misères possibles dans ce qui se passe entre qui et qui, dans quels contextes, on démontre la fécondité du très lefebvien travail prouvant la fécondité de :

" Il ne serait pas juste, enfin, de ne pas souligner un des aspects les plus saisissants de l'apport français à la rénovation psychiatrique contemporaine. Si le malade mental nous paraît si plein de possibilités, si nous le considérons avec un désir si passionné de lutter contre sa condition d'étranger, c'est assurément que, parmi les expériences qui nous ont le plus rapprochés de lui et nous ont le plus incités à pénétrer

dans son monde, l'une atteignait le comble de l'intensité : le drame vécu sous l'occupation, où la vie même de nos malades était perdue. Rien ne pouvait mieux nous révéler leur humanité, rien, à nos yeux, ne pouvait les faire moins aliénés ".

Car on ne saurait bien apprécier la justesse de la résistance à la mise aux oubliettes de cette hécatombe sans ressentir comment nous en avons vécu le drame.

Personnifiant qui s'est adonné à cette tâche d'insoumission - invention sans redire, dans la présente circonstance, à quel point on pouvait être animé par des éclairages sur les rapports humains générateurs de lucidités sur ; " fétichisme, aliénation, fétichisation sont trois termes presque équivalents, trois aspects d'un seul fait ".

Avec la persévérance approvisionnée par le " L'aliénation théorique devient ainsi pratique en réagissant sur la praxis. Mythes et réalités semblent doués d'une puissance réelle : La puissance que les hommes leur ont conférée et qui n'est que leur propre puissance retournée contre eux-mêmes » du " matérialisme dialectique " -

Autant qu'on soit tenté d'en rajouter, sur ce que cet écart par rapport au " diamat " nous a porté comme aide, pour penser et agir, sur toute mise en question de rapports humains, autant qu'on privilégie le CADRE DE VIE, il faut que les plus personnels échos prennent leur audience : C'est à table, en échangeant sur mon choix de traiter " l'enfant citoyen " dans le " contrat de citoyenneté " que me marque le souvenir du " Ils s'acharnaient à nous faire PRENDRE LE PLI qu'ils jugeaient bon pour eux " que je vis beaucoup comme source de mon " Il y a chez trop d'enfants un Copernic assassiné.

Il faut que le grand ouvrier des vertus de l'INSOUMISSION - INVENTION, fasse autant école que nous le souhaitons.

Lucien BONNAFÉ

Cette communication a été publiée dans *L'Humanité* du 26 juin 2001



LIRE HENRI LEFEBVRE ? UNE SOMME ET DES RESTES...



Dans les eaux troubles des filiations de la pensée urbaine contemporaine, le repérage des influences structurantes, au-delà de la tendance au pillage des textes dans une attitude utilitariste, n'est pas aisé. Les références générales ne semblent pas désigner des textes qui nous inspirent, nous dépassent, forcent notre admiration et livrent les lignes de lecture empruntées. A l'inverse, la place du spécifique est grandissante, liée à un nouveau rapport aux héritages en général : banques de données, organisation ciblée des bibliothèques empêchant la flânerie, quête de notes synthétiques sur des ouvrages afin de gagner du temps... Le cybernanthrope s'installe. Efficace, opératoire, rapide, cet expert peut-il croiser les œuvres de Lefebvre ? Hormis dans le cadre d'un travail sur l'histoire des idées, nul risque de dérive ! La tentation cybernétique permet d'éviter Henri Lefebvre.

Voyons alors la tentation opposée, **ontologique, issue d'une réaction franche aux attitudes directionnelles(1)** Notre cybernanthrope mute alors en romantique révolutionnaire, en homme exalté, jouissant du présent, de la poésie du quotidien, construisant sa vie comme une tragédie. Dans ses errances, ce personnage croise possiblement Lefebvre avec qui il échange sur le moment du jeu, sur la puissance de l'éphémère dans la fête, sur la force insurrectionnelle de mouvements révolutionnaires. Cependant il s'éloigne vite, ennuyé par la recherche théorique de Lefebvre, ses développements sur la logique dialectique, sa tension utopienne cherchant

l'ouverture de possibles et donc dépassant la critique radicale du genre : « *L'épiphanie du réel est le crépuscule de son concept(2)* ».

Ni le cybernanthrope, ni l'exalté ne trouveraient intérêt à lire Lefebvre... Qui donc alors ? Une sociologie de sa réception contemporaine reste à faire, ainsi qu'une enquête sur ceux qui l'ont connu, l'ont lu mais l'ont oublié et qui en l'oubliant cachent les traces de leur travail. Voyons ici plutôt l'actualité de droit de cet auteur, par la formulation lapidaire de quelques raisons : pourquoi le lire ?

- Pour examiner le mouvement d'une pensée à la fois engagée et lucide, méta-disciplinaire aussi bien qu'infra-métaphysique : « *Si la pensée différentialiste est une méthode, c'est celle de rassembler pour situer. (3)* »

- Pour se réconcilier avec la notion de synthèse englobant les démarches analytiques et saisissant des phénomènes au-delà des contextes.

- Pour comprendre les vertus d'une pensée labyrinthique évitant l'aporie du dédale tout comme le confort des pensées ordonnées : « *dans le labyrinthe, un fil d'Ariane s'offre aux mains tremblantes de celui qui n'est pas un héros. (4)* »

- Pour lier les vertus de l'inspiration phénoménologique partant des situations concrètes et conceptualisant là où nos corps nous mènent, avec une critique de la vie quotidienne débusquant les aliénations de nos consciences :

une position philosophique revenant au « matérialisme aléatoire » de ces héros de westerns américains qui prennent le train en marche, ne connaissant ni Origine, ni destination(5)

Si la dimension spatiale de nos sociétés ne vous est pas indifférente, alors ajoutons deux motifs :

Laurent DEVISME

Enseignant-chercheur, LAUA - école d'architecture de Nantes et MSH de Tours.

(suite page 29)



TEXTES**A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA MORT DE MARX**

Ce texte d'Henri Lefebvre est sa réponse à un questionnaire d'une revue de Belgrade : "Socialisme dans le monde. Il a été écrit en 1983-1984 pour le centenaire de la mort de Marx.

ooo

RÉPONSE AU QUESTIONNAIRE DE LA REVUE SOCIALISME DANS LE MONDE

Je me permettrai de ne pas suivre exactement l'ordre des quatre questions proposées. Je commencerai par rappeler ma propre attitude en ce qui concerne la pensée de Marx. Cette position, que j'ai prise depuis longtemps, n'est pas conforme au dogmatisme longtemps dominant et qui laisse des traces dans le monde contemporain, notamment en France. Comme le dit le questionnaire, le changement du monde est une exigence essentielle de la pensée de Marx. Mais cette pensée elle-même ne peut se considérer comme immuable; elle se transforme; ce résultat peut se considérer comme un changement « sous l'influence de la pensée de Marx ». Depuis longtemps je propose de considérer cette pensée non pas comme une doctrine établie, encore moins comme un système, mais comme un ensemble de concepts. Cet ensemble, ou pour parler métaphoriquement cette constellation se modifie avec le temps. Certains concepts s'obscurcissent, à juste titre ou non. De nouveaux concepts s'introduisent dans la constellation. Cet ensemble mouvant s'emploie pour comprendre notre époque, c'est-à-dire la deuxième moitié du XXe siècle, et non pas simplement comme groupement de textes et de références pédagogiques ou politiques. Je me permets d'insister sur le fait que c'est là un changement important et même essentiel dans la compréhension de ce qu'on appelle le « marxisme ». Il faut le soumettre perpétuellement à l'épreuve des

faits et de l'actualité, c'est-à-dire de la pratique sociale, sans exclure bien entendu (et même en insistant sur elle), l'exploration du possible et de l'impossible. Au cours de cette épreuve des lacunes peuvent apparaître dans la « constellation » de ces concepts; ils n'apportent un déchiffrement de notre époque qu'en tenant compte de ce qui arrive de nouveau.

Parmi les concepts qui semblent acquis et utilisables, certains se sont obscurcis au cours des années, ou ont été mal utilisés, du moins dans les pays capitalistes. Je me permettrai de souligner l'importance des moyennes sociales : Productivité moyenne dans une industrie ou dans un pays - Taux moyen de profit - Composition organique moyenne du capital dans une branche d'industrie, dans un pays, etc...

Ces moyennes ont eu d'après Marx un rôle régulateur dans le fonctionnement et l'expansion du mode de production capitaliste (accumulation du capital - reproduction élargie, etc...). Or elles ne semblent plus jouer aujourd'hui ce rôle : des interventions et des décisions volontaristes les ont remplacés et même supplantés. Comment et pourquoi? Il y a là tout un domaine de recherches dans le déploiement du mode de production capitaliste. Domaine qui n'a pas été complètement délaissé mais qui n'a pas été complètement exploré, de loin; car on a continué à citer Marx au lieu d'étudier de façon analytique et critique, comme les concepts mentionnés, ce qui advient.

J'insisterai, à propos de Marx et de son influence dans les pays capitalistes, sur la différence souvent négligée entre les rapports de production et le mode de production. Très souvent et malgré les remarques critiques, on a réduit celui-ci (le mode de production) à ceux-là (les rapports de production). On a défini le mode de production par les rapports de production, de sorte que le déploiement et



l'histoire du mode de production à partir de ces rapports devenait incompréhensible; en particulier l'élasticité du capitalisme à partir des années 1960, sa capacité d'initiative technologique, le renforcement du marché mondial, etc. En effet, le capitalisme s'est déployé à travers de multiples contradictions, dont certaines ont joué un rôle stimulant et d'autres ont amené l'état critique que nous connaissons aujourd'hui. Sous l'influence d'un marxisme simplifié, on a réuni pour ainsi dire en un seul groupe les contradictions du capitalisme sans discerner celles qui le stimulaient et celles qui le rongeaient du dedans.

Parmi les grands changements du monde contemporain chacun sait qu'il faut tenir compte de la libération des anciennes colonies, de l'ascension du Tiers-monde. Cet immense mouvement de libération, dont on ne saurait surestimer l'importance, a-t-il eu lieu sous l'influence de Marx? Oui, sans aucun doute, mais à travers certains aspects de son œuvre longtemps négligés en Europe occidentale. Par exemple les questions agraires, celles de la terre, du sol et du sous-sol, des rentes foncières, etc. Chacun sait que cet aspect du marxisme, repris ailleurs qu'en Europe occidentale, notamment par Lénine et Mao Ze Dong, a eu un retentissement à l'échelle mondiale. Toute l'histoire des réformes agraires, histoire hautement complexe, pourrait entrer dans l'étude des influences de Marx. Profondément révolutionnaires au début et dans la première moitié du XXe siècle, les réformes agraires ont vu peu à peu s'atténuer leurs capacités subversives; on peut dire qu'elles ont été dans beaucoup de pays « récupérées » par le capitalisme. Ces influences de Marx n'ont donc pas échappé aux contradictions dialectiques. D'autre part l'étude des textes de Marx et de Lénine (et surtout ceux la fin de la vie de Marx sur les questions agraires) n'ont pas empêché du côté socialiste une sous-estimation des questions paysannes, une survalorisation de la croissance industrielle. Un bilan de l'influence centenaire de Marx ne saurait éviter l'étude de la pensée marxiste sur la libération du Tiers-monde, elle s'est parfois exercée à travers des doctrines dérivées et même

hérétiques. Je citerai pour exemple les ouvrages de Frantz Fanon.

Dernière remarque sur ce point : Le processus de libération a été et reste lui-même contradictoire. Libérant politiquement les peuples auparavant dominés et colonisés, il a offert aux pays développés restés capitalistes un nouveau marché plus large qu'auparavant puisqu'il s'est accompagné et s'accompagne encore de transferts technologiques, de déplacements de main-d'œuvre, etc. Bref, j'insiste sur ce point, le développement de la pensée marxiste comme celui de la réalité mondiale se déroule contradictoirement, autrement dit dialectiquement. Si les marxistes n'ont pas analysé toutes les contradictions du monde moderne ainsi que les contradictions intérieures au marxisme lui-même, ils en sont responsables. ils n'ont pas tenu compte de certains avertissements répétés. Pour parler plus clairement encore, j'aurais beaucoup de critiques à formuler contre les tendances marxistes dans les pays dits « avancés ». Je trouve quelles se sont souvent enfermées dans des considérations qui paraissaient rigoureuses, précises, systématiques, et qui n'étaient que scolastiques. À mon avis ces critiques de l'influence de Marx n'épargneraient pas les plus célèbres représentants du marxisme, y compris Lukacs, y compris l'école de Francfort. Cette dégénérescence de la pensée marxiste dans les pays industriels « avancés » n'est-elle pas solidaire des difficultés que traverse la classe ouvrière dans ces pays ? Je songe en particulier aux États-Unis. La pensée de Marx y exerce une influence assez considérable mais limitée pour le moment à des cercles universitaires, sans liaison avec les travailleurs et avec les organisations syndicales. On reçoit des États-Unis des travaux et des écrits du plus grand intérêt sur des questions esthétiques ou sur les rapports de pouvoir et de dépendance, mais rien qui puisse atteindre le mouvement ouvrier, lequel pourtant existe et suit son cours. J'ajouterai qu'on a signalé à plusieurs reprises l'incapacité des intellectuels marxistes dans les pays islamiques et notamment en Iran à élaborer un projet de société qui puisse orienter le mouvement révolutionnaire, lequel se voit dès lors accaparé par les



institutions religieuses. Ce reproche n'épargne donc pas les pays qui ne comptent pas parmi les grands pays industriels et les démocraties avancées. Je me souviens en particulier avec amertume d'un séjour à Santiago de Chili, peu de temps avant le coup d'État militaire. Les cercles marxistes dont j'ai eu connaissance s'occupaient, avec beaucoup d'application, d'épistémologie et pas du tout de ce qui se passait autour d'eux et d'une situation qui s'aggravait de jour en jour. Ces remarques vont dans le sens de celles faites à Cavtat en Octobre 1982 par Pablo González Casanova et publiées dans les actes du colloque sous le titre : « Pénétration de la métaphysique dans le marxisme européen ». Notre ami mexicain a raison d'affirmer que les concepts élaborés à partir de Marx en Europe occidentale n'ont pas beaucoup servi à comprendre la situation réelle du Mexique et de l'Amérique Latine. Pourquoi ? Parce que les Européens ont trop insisté sur les relations de dépendance entre les sexes, les âges, les régions, les centres et les périphéries, etc... Et pas assez sur les rapports d'exploitation et sur la montée de nouvelles formes, plus subtiles qu'autrefois, d'exploitation. C'est dire à nouveau que l'influence de Marx ne s'est pas exercée d'une façon simple, sans contradictions internes ni externes. Je tiens à ajouter qu'en Europe tous les ouvrages et toutes les recherches inspirées de Marx ne tombent pas entièrement sous cette critique. Ce n'est d'ailleurs pas ici le lieu de dresser la liste des auteurs et des écrits qui tombent sous la critique et de ceux qui y échappent. Je tiens à ajouter qu'une contradiction essentielle a été mise à jour par les auteurs yougoslaves, celle entre la division mondiale du travail imposée par le capitalisme et le nouvel ordre mondial auquel aspirent de nombreux pays, au premier rang desquels les pays non alignés. Cette attitude a un rapport qu'il est inutile de souligner avec la politique et les aspirations du non-alignement.

Dans la constellation de concepts que nous a légué Marx il y a à mon avis des lacunes et pourrait-on dire métaphoriquement des « trous noirs ». Il faut combler ces lacunes. C'est pourquoi je me suis permis et je me permets encore de

proposer quelques nouveaux concepts. Par exemple :

a) - **Marx n'a pas pu connaître** la prodigieuse croissance des villes dans la deuxième moitié du XXe siècle. Ce phénomène a longtemps passé parmi les marxistes pour un phénomène secondaire, effet dérivé de l'industrialisation. On a même opposé la ville et l'entreprise comme étant l'une le lieu de la consommation - et l'autre le lieu de la production. Or cette attitude est impossible à maintenir. En effet beaucoup de pays ont connu des mouvements urbains et des luttes ayant la ville à la fois comme théâtre et comme enjeu. Dans ces pays (par exemple le Mexique) il y a eu trois vagues de mouvements et de luttes à caractère révolutionnaire : les mouvements paysans - les mouvements ouvriers - les mouvements urbains. Pour tenir compte de ces réalités nouvelles, datant de l'époque moderne j'ai proposé et je propose encore de faire entrer dans des concepts essentiels celui de l'urbain, nature seconde différente de la nature première parce que produite.

b) - **Les activités étudiées par Marx** et mises au premier plan par la plupart des courants marxistes concernaient le travail, la production et les lieux de production, les rapports de production. Ces analyses des rapports de production n'épuisent pas à mon avis le mode de production. Comme je l'ai fait remarquer bien des fois elles permettent mal de comprendre son déploiement au XXe siècle, son élasticité, ses capacités. Que se passe-t-il hors des lieux de travail? J'ai proposé et je propose encore pour comprendre un ensemble de faits le concept de « vie quotidienne ». Ce concept n'exclut en rien celui de travail productif. Au contraire : il l'implique. Mais il le complète en tenant compte des transports, des loisirs, de la vie privée et familiale ainsi que de toutes les modifications qui ont affecté au cours de l'époque moderne ces différents aspects de la vie et de la pratique sociale.

c) - **Cette attitude aboutit** à faire entrer dans l'analyse et la conception marxistes des aspects négligés : l'architecture - l'urbanisme - et plus largement l'espace et le temps sociaux. Ce qui mérite des études approfondies. En



effet, il faut remarquer que le temps et l'espace sont devenus à la fois des marchandises (je parle surtout des pays capitalistes), c'est-à-dire des « biens » autour desquels se livrent de grandes luttes : le temps et l'espace restent le fondement de la valeur d'usage, bien que ou parce qu'ils sont entrés dans les valeurs d'échange. C'est à l'échelle mondiale qu'on se les dispute ; cette lutte pour le temps et l'espace, c'est-à-dire pour leur emploi et leur usage, est une forme moderne de la lutte de classes que n'a pas prévu Marx puisqu'elle n'existait pas de son temps.

d) - Il faut aussi mentionner que les dogmatiques (je parle toujours de ce qui se passe en occident, dans la société bourgeoise) ont jusqu'à une époque récente répété obstinément quelques formules de Marx et d'Engels sur l'État. Or Marx et Engels n'ont pu connaître d'abord la mondialisation de l'État et ensuite ses transformations au XXe siècle. À leur époque l'État était encore neuf en Europe. Aujourd'hui ou plus exactement depuis la deuxième moitié du XXe siècle on ne peut plus parler d'intervention épisodique ou conjoncturale de l'État dans la réalité économique, autrement dit dans sa « base ». La rôle de l'État déborde (même du côté capitaliste) ce qui s'attribue classiquement à la superstructure politique, idéologique et institutionnelle. Il faut rendre compte du fait que la distinction classique également entre le niveau économique de la société, le niveau (ou instance) social, et le niveau ou instance politique, cette distinction tend à disparaître. Je précise que la différence entre l'économique, le social et le politique n'est pas abolie mais qu'il y a tendance à l'emprise croissante de l'État politique sur l'économique et le social. Pour rendre compte de cette situation qui apparaît un peu partout dans la deuxième moitié du XXe siècle, - en même temps que la mondialisation de l'État - j'ai proposé un concept nouveau : celui de mode de production étatique. Ce concept réunit l'économique et le politique et propose cette réunion comme horizon et perspective parce qu'elle devient réalité. Ce concept a été assez mal reçu de tous côtés, par les marxistes comme par les idéologues du capitalisme et de la démocratie traditionnelle. Probablement parce qu'il les gêne.

Je me permets d'insister sur ces concepts qui ont fait dire à maintes reprises en France et ailleurs que je n'étais plus « marxiste ». Je m'élève contre cette assertion. Réfléchir sous l'influence de Marx, approfondir ses concepts et sa conception, les utiliser comme des instruments pour comprendre la modernité et pour poser ses problèmes, serait-ce incompatible avec le marxisme ? À coup sûr, c'est incompatible avec le dogmatisme marxiste. Au cours d'interminables controverses dont le souvenir n'est pas entièrement effacé, tout ce qui n'était pas strictement dogmatique était considéré comme révisionniste et tout ce qui n'était pas révisionniste se traitait de dogmatisme. Ces deux termes étaient devenus des espèces d'injures rituelles que l'on se lançait à la figure, en croyant former deux camps opposés. De telles controverses font partie de l'influence de la pensée marxiste ainsi que de son histoire. Elles n'ont pas contribué à sa fécondité. On est amené aujourd'hui à poser quelques questions en ce qui concerne le rôle de Lénine et du léninisme dans ces querelles et surtout dans leur ton. Examiner cet aspect de l'influence marxiste, ce serait trop long ici, bien que ce ne soit pas hors de propos. En ce qui me concerne j'ai toujours refusé et je refuse de me laisser enfermer dans l'alternative « dogmatisme »-« révisionnisme », alternative aujourd'hui quelque peu désuète. D'autre part je récuse l'appellation encore si fréquente « marxisme-léninisme » et je me déclare beaucoup plus marxiste que léniniste. Je pense et j'affirme que l'œuvre de Marx doit rester pour nous et notre époque une référence constante, un point de départ - mais non un point d'arrivée. Elle doit aussi passer par une critique vigilante et incessante. Quant à Lénine et au léninisme je dois reconnaître que j'aurais à ce propos une certaine autocritique à faire. À une certaine époque et malgré beaucoup de précautions, certains écrits sur Lénine et le léninisme n'ont pas échappé à un certain dogmatisme. Mais comment échapper complètement à son époque ?

Même au point de vue méthodologique il y aurait lieu aujourd'hui d'examiner de près la pensée de Marx et de la développer en la complétant. Ce que Marx et Engels ont écrit



sur la dialectique n'apparaît pas toujours comme clair et comme utilisable. Ni ce qu'ils ont écrit sur la logique. Il faut reconnaître que la logique a fait de grands progrès aussi bien théoriques que pratiques. Il faut souligner que la logique est devenue opérationnelle, c'est-à-dire qu'elle entre dans la pratique sociale ; et ceci de plus en plus avec ses applications qui vont de l'organisation du travail productif à l'emploi militaire et politique des ordinateurs. Comment ne pas reconsidérer les rapports de la logique et de la dialectique ? Même si l'on reste attaché à cette dernière, même si l'on continue à déceler au sens de Hegel et de Marx la « travail du négatif » (et ceci au cours de ce qu'on appelle la « crise »), une problématique nouvelle surgit des rapports entre la logique et la dialectique.

D'une manière plus précise considérons les relations entre la structure et la conjoncture. Le concept de structure se trouve indéniablement chez Marx et même dans un texte tellement cité qu'il entre depuis longtemps dans ce qu'on appelle avec un dédain un peu excessif la Vulgate du marxisme : « Dans la production sociale de leur vie les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète... », etc. Quant au terme conjoncture, il n'apparaît guère dans l'œuvre de Marx et le concept y reste imprécis. Pourtant il y a des œuvres de Marx qu'on ne peut caractériser autrement que comme des études de conjoncture. Je citerai comme exemple Le 18 brumaire de Louis Bonaparte. Ce livre contient une remarquable analyse de la conjoncture économique, sociale et politique, de la France après le coup d'État par lequel Napoléon III prit le pouvoir. Cette analyse est loin de réduire la société française à l'opposition structurale de la bourgeoisie et du prolétariat, du capital et du travail. De nombreuses classes et fractions de classe apparaissent dans l'analyse, notamment en ce qui concerne les paysans. C'est une œuvre à la fois concrète et polémique. On la range trop souvent dans les

ouvrages historiques ou politiques de Marx, en dehors des ouvrages économiques. De sorte que le rapport conflictuel entre la structure et la conjoncture s'estompe et que la méthodologie reste incomplète. Ce genre de séparation entre les ouvrages a été tout à fait nocif, nuisant à l'influence de Marx ; de même la séparation entre les œuvres de jeunesse et celles de la maturité, entre les œuvres philosophiques et les œuvres économiques. Il ne faut pas considérer la pensée de Marx comme un système mais il ne faut pas non plus la prendre pour une simple somme de considérations séparées, sur l'économique, le social et le politique. Il faut la prendre comme une unité conflictuelle, en devenir, en rapport avec toute son époque. J'allais oublier de dire que Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte contient une des rares analyses concrètes laissées par Marx sur l'État, sur l'action politique et sur leur place dans la société.

Au point où nous en sommes, il serait intéressant de reprendre ce que Marx a dit du mondial. Il n'a pas ignoré la mondialité ni le destin mondial de la marchandise. Il a posé les bases d'une analyse critique du monde de la marchandise et de l'échange, de sa logique et de sa langue, des réseaux et des chaînes d'équivalences, de leur extension virtuelle à la planète entière. Il comptait sur cette extension pour atténuer et même pour balayer les séparations des frontières entre les pays. D'autre part on ne saurait trop insister sur le fait qu'il n'a bien connu le marché mondial que dans sa première phase : la phase de l'accumulation primitive et de l'expansion du capitalisme commercial. Alors, faut-il le rappeler ? Certains pays s'enrichirent en mélangeant habilement le pillage et le commerce. On vit, et c'est un aspect important de l'histoire, le centre de l'activité passer de la Méditerranée à l'océan Atlantique. On vit enfin se constituer de grands empires coloniaux : espagnol, portugais, hollandais, français et anglais. Le commerce consistait alors surtout en échange de marchandises, c'est-à-dire de produits naturels ou artisanaux. Tous ces faits, confirmés depuis un siècle par les historiens se trouvent déjà au moins signalés dans Le Capital et dans les ouvrages économiques de Marx. Mais celui-ci n'a pu que pressentir la



deuxième phase de la mondialité et du marché mondial, postérieure à la constitution du capitalisme industriel et liée au déploiement de ce capitalisme. On ne saurait trop insister sur la haute complexité du mondial aujourd'hui, sur l'enchevêtrement de ses contradictions, sur la problématique planétaire qui se pose et qui fait de « l'Homme » lui-même l'enjeu d'une terrifiante partie. Le marché mondial ? Il ne se réduit plus à l'échange des marchandises. Il comporte le marché et l'échange des capitaux, de la matière grise et des techniques, de la main-d'œuvre, de l'énergie, de l'espace et du temps, des œuvres d'art, etc ... Les catégories et concepts laissés par Marx doivent se reconsidérer pour arriver à connaître cette extraordinaire complexité, ces flux de produits et de signes. J'affirme qu'il faut partir de Marx mais ne pas en rester là, surtout si l'on veut déterminer une stratégie qui puisse se frayer un chemin dans l'enchevêtrement des contradictions et orienter l'action vers des objectifs à la fois réalisables et souhaitables. J'ai trouvé dans les publications yougoslaves beaucoup d'éléments d'une telle recherche, utilisant l'acquis marxiste pour le mettre à la hauteur des circonstances mondiales. Je ne pense pas que cette recherche soit terminée. Loin de là, surtout en ce qui concerne la France où l'absence d'une connaissance du mondial moderne laisse place d'un côté à l'empirisme et au pragmatisme politiques, et de l'autre au désespoir ou bien à des espoirs insensés. Le concept de la mondialité et la problématique de l'homme planétaire sont loin d'être épuisés.

Celui qui explore en profondeur la mondialité constate qu'elle n'est pas seulement l'effet du mode de production capitaliste et de son déploiement, en conflit déclaré ou non avec le socialisme. Le marxisme, en tant que théorie, s'est lui aussi mondialisé. La pensée de Marx a été influente non seulement d'une façon directe mais d'une façon indirecte, à travers les oppositions qu'elle a suscité et même les récupérations. L'influence du marxisme s'est exercée à travers les questions paysannes et les réformes agraires comme à travers les mouvements ouvriers et les révolutions prolétariennes. Sans Marx, il n'y aurait pas eu

Keynes, théoricien du néo-capitalisme, pas plus que Schumpeter, théoricien de la démocratie et de la croissance. La théorie des interventions étatiques, de la rationalisation économique et de la planification, naquit de Marx, de la pensée marxiste et de sa critique du libéralisme. Elle a été retournée contre le marxisme mais elle en dérive. Ces récupérations font partie de l'influence. Et c'est ainsi que la mondialisation considérée comme totalité dans le monde moderne ne peut se comprendre sans tenir compte de Marx. La diversité des écoles et des tendances issues de Marx doit également être prise en compte. En ce qui me concerne, je revendique une certaine spécificité de la pensée marxiste telle qu'elle s'est développée en France, en fonction des luttes pour la démocratie, mais aussi en fonction des traditions philosophiques et littéraires de la France. Par ces spécificités et traditions, je n'entends pas seulement l'héritage cartésien mais le romantisme et jusqu'au surréalisme inclus. Sans ces héritages, le marxisme ne serait pas en France ce qu'il a été et ce qu'il est. La tendance à laquelle j'appartiens se réclame de la lignée qui va de Rabelais à nos jours, en passant par Diderot, le romantisme de gauche, la révolte rimbaldienne et le surréalisme, celui d'Aragon et celui de Breton. Cette tendance va jusqu'à la critique radicale de la société existante ; elle n'a pas hésité devant la contestation ; elle se ramifie en tendances diverses ; l'analyse institutionnelle, la critique autogestionnaire de la gestion capitaliste, etc... L'autre tendance, d'allure plus scientifique, se rattacherait plutôt au positivisme et à travers lui à la philosophie des sciences, elle-même issue de l'école cartésienne. Faut-il insister sur cette division de la pensée marxiste qui a engendré en France des polémiques ? Oui, car cette diversité, avec les contradictions et les conflits qu'elle suscite, fait aussi partie de l'influence de Marx et de sa richesse. Je suis prêt à soutenir qu'il y a de même une spécificité italienne et des tendances propres à ce pays, l'Italie, dans la pensée et dans les recherches qui se rattachent à Marx. Le marxisme italien me semble beaucoup plus historiciste que le marxisme français, qui prend peut-être distance par rapport à une stricte interprétation du matérialisme



historique mais en dialectisant la conception du devenir, au lieu d'insister sur les conditions économiques et historiques.

Sans doute y a-t-il des traits spécifiques au marxisme en Union soviétique. Ce pays qui a eu de très grands écrivains et de très grands artistes n'a jamais eu de grands philosophes ni de grande tradition philosophique. Ce qui nous apparaît à nous chez eux comme un intolérable dogmatisme leur apparaît peut-être autrement, comme la fondation d'une philosophie?...

Je me permets de mettre l'accent avec insistance sur ces spécificités. Les reconnaître conduit à accepter des différences à l'intérieur de la pensée issue de Marx et à mettre fin à des affirmations comme : « Tu n'es pas marxiste et moi, je le suis... ». La logique et la problématique qu'elle pose fait partie de notre tradition philosophique ; il semble que la pensée orientale ne connaisse pas les problèmes de la logique ou du moins ne les pose pas dans les mêmes termes que nous. Parmi les spécificités il faut remarquer celle de l'École Allemande dite École de Francfort à laquelle on rattache souvent Lukàcs. Ce sont probablement les seuls qui se soient occupés avec une audace novatrice de l'Esthétique. Les remarques sur l'art ne manquent pas dans les autres pays ni les considérations sur une science éventuelle de la littérature, de la poésie, du roman. Mais l'école allemande est la seule qui ait envisagé la construction d'une théorie esthétique rendant compte de toutes les créations depuis l'antiquité. Quoiqu'on pense d'Adorno ou de Benjamin et même si l'on combat leurs démarches et leurs conclusions, il faut reconnaître l'importance de leurs œuvres.

À mon avis il y aurait encore de nombreux points et même des secteurs entiers de la pensée de Marx qu'il faudrait aujourd'hui reconsidérer, non pas pour l'abolir ou la discréditer ni prétendre la dépasser, mais au contraire pour la développer. Je me contenterai ici de mentionner rapidement un de ces points. Pour traiter de leur ensemble il faudrait non pas un, mais plusieurs volumes, mais c'est peut-être le travail de toute une génération.

Il s'agit de la nécessité, du déterminisme. Ces concepts semblent un peu

flottants dans la pensée issue de Marx et peut-être même chez Marx et Engels. La causalité se comprend tantôt d'une manière quelque peu linéaire et presque mécaniste, surtout dans les questions économiques - tantôt de façon beaucoup plus dialectique dans les études historiques et conjoncturales. Quoiqu'il en soit au cours du XXe siècle le calcul des probabilités a tout envahi ; il faut en tenir compte même si on ne tire pas des conclusions définitives de cette remarquable promotion. Récemment encore la physique probabiliste a remporté une victoire sur ce qui persistait dans l'œuvre d'Einstein et chez ses disciples : le déterminisme causal, linéaire et mécaniste. Un peu dans tous les domaines le « possibilisme » remplace un réalisme simplifié, en déplaçant vers les éventualités le centre de la connaissance. Les stratégies en particulier tiennent toujours compte des multiples éventualités et des chances des parties adverses.

L'analyse de la pratique (économique, sociale et politique) montre trois aspects de l'activité :

- a) - des déterminismes, eux-mêmes multiples et enchevêtrés (biologiques, anthropologiques, géographiques, etc.).
- b) - des hasards subjectifs et objectifs, qui ne sont pas toujours le résultat des interférences entre les séries causales...
- c) - des décisions, des volontés, des actions délibérées des stratégies.

J'ajoute que les controverses entre les partisans de la nécessité et ceux qui admettent le hasard durent toujours, dans tous les domaines, à tous les niveaux. Il s'agit donc d'une problématique ouverte.

Ces propos n'engagent que moi. Je n'appartiens en France à aucune organisation. Je suis un chercheur solitaire (ce qui ne veut pas dire isolé). En pays capitaliste mais démocratique cette situation a des avantages et des inconvénients. Un grand avantage, c'est de rester en dehors des préoccupations politiques à court terme. Les inconvénients? Ils sont nombreux mais je laisse aux lecteurs d'un pays socialiste le soin de les énumérer. En remerciant une fois de plus mes amis yougoslaves de me donner l'occasion de m'exprimer.

Henri LEFEBVRE



Une somme et des restes... (suite)

- Pour réintégrer l'espace dans une anthropologie de la valeur, que soient ou non maintenues les notions de valeur d'usage et de valeur d'échange. La valeur n'apparaît qu'après la cristallisation des relations sociales.

-Pour comprendre la puissance des dispositifs spatiaux (en compagnie de M.Foucault) et voir que les formes sont aussi une condition des processus, des instruments de production et de connaissance.

Lire Lefebvre est l'une des voies de formulation de catégories de pensée critiques ne passant pas par une importation directe (« être ou ne pas être lefebvrien ») mais par un examen des apports du romantisme situationnel(6) non dans des résultats de recherche mais plutôt dans une attitude qui manie le vocabulaire fixé des concepts renvoyant à des théories et le vocabulaire non

fixé permettant de condenser des observations(7). Heureuse dialectique !

Laurent DEVISME

1 - Voir, à propos des tentations de la réflexion philosophique le chap XV de *la somme et le reste*, intitulé : « Sur la tentative cybernétique ».

2- J.Baudrillard, *la pensée radicale*, 1994, Sens et Tonka, p.25.

3- Dernière phrase du *Manifeste différentialiste*, Paris, Gallimard/Idées, 1970.

4 -H.Lefebvre, *La somme et le reste*, (1958-1973), Paris, Bélibaste, p.244.

5 - L'image est empruntée à Louis Althusser in *Sur la philosophie*, 1994, Paris, Gallimard, p.64.

(6) - Ainsi qualifié par I.Joseph qui l'oppose au situationnisme méthodologique de Goffman. Cf. *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, 1998.

(7)Partage proposé par Jean Rémy, *Sociologie urbaine et rurale. L'espace et l'agir*, L'Harmattan, 1998, pp56-57.

Cette communication a été publiée dans
L'Humanité du 3 juillet 2001

COURIER - DÉBATS

COMMENT NAÎT L'IDÉE D'UN MANIFESTE ?



C'était après le deuxième tour de l'élection présidentielle en France. Il me semblait alors qu'une opportunité était offerte avant les législatives de faire émerger l'idée d'un courant de pensée, organisé, commun (révolutionnaire, radical, de transformation du monde, etc.) à des militants de divers partis (communistes, LCR, Verts) et du mouvement social. D'où l'idée de lancer un Manifeste.

L'enjeu est, aujourd'hui, de transformer le monde, et non d'adapter les femmes et les hommes à celui existant, de se rassembler, par-delà les clivages et ostracismes existants, dans un courant d'idées. Courant pouvant fédérer les partis de gauche se réclamant d'une telle transformation et non de son adaptation au mode de production existant, courant où chaque individu, chaque association et chaque parti garderait sa spécificité, mais où ces spécificités deviendraient complémentaires et conduiraient à des coopérations, non à des concurrences. Cela passe pour chacun par un intérêt véritable pour les spécificités de l'autre, et par la prise en compte par les uns et les autres de ces spécificités : justice et égalité, écologie et radicalité sociale, liberté et esprit libertaire.



L'opportunité, on la saisit quand elle surgit, sinon elle passe. Je crois qu'elle est passée. Les appareils communistes et verts ont en effet choisi de rester dans le sillage (c'est l'expression la moins méchante je crois) du PS, les réactions à la base étant insuffisantes et sans effets immédiats. Il aura bien fallu pourtant constater l'émergence massive (20 %) d'un pôle qui refuse la mondialisation capitaliste. Pôle majoritaire donc à gauche et virtuellement encore plus puissant si l'on ajoute aux électeurs d'Arlette Laguiller, d'Olivier Besancenot, de Robert Hue et de Noël Mamère, voir Jean-Pierre Chevènement) une bonne part de la masse imposante de ceux qui, refusant aussi la mondialisation capitaliste, l'ont exprimé en votant blanc ou en s'abstenant. Restait l'idée du Manifeste.

Aujourd'hui, après l'élection présidentielle et après les élections législatives, il faudra bien créer cette dynamique regroupant ces diverses sensibilités, beaucoup plus complémentaires qu'antagonistes, d'une même volonté transformatrice du monde. Mouvement (où devrait être privilégié l'auto-organisation à la base des militants, des citoyens) se réclamant d'une réforme ponctuée de signes forts (révolutionnaires) se distinguant des forces qui poussent à une adaptation-soumission des êtres humains à l'ordre mondial capitaliste existant. Un projet est à inventer.

S'il n'y avait plus lieu de discuter d'un manifeste avant les législatives, peut-être un débat pouvait-il s'instaurer à propos d'un manifeste pour "après". Pour moi, il ne s'agit pas de travailler à un programme de gouvernement et, dans l'immédiat, même pas à un projet de société, mais aux principes gouvernant un tel projet de société. Ce qui relève, d'abord, d'intellectuels, donc de nous.

À propos de révolution et de réforme.

Ceci dit, et pour expliciter ce qui est ultra-résumé dans le Manifeste du 8 mai, voici quelques compléments (déjà exposés ailleurs, notamment dans un article publié par *L'Humanité* le 30 avril 2002).

- Il y a peu, et longtemps déjà, la gauche qui se réclamait de Marx se divisait entre révolutionnaires et réformistes. Le débat semblait être de tactique et moins de fond.

L'objectif affirmé des uns et des autres était d'arriver à un monde débarrassé du capitalisme. L'échec de ce qui était devenu le capitalisme d'État soviétique a permis aux autres d'abandonner dans les mots même la réforme anticapitaliste. Aujourd'hui, cette situation nouvelle (ce vide ?) ouvre des perspectives. On peut avancer alors cette hypothèse : transformer le monde ne résultera plus d'une opposition entre révolution ou réforme mais de cet autre possible : réforme et révolution. Ou, dit autrement, le passage d'un mode de production capitaliste à... un autre résultera (peut-être ?) d'une politique de réformes ponctuée de discontinuités fortes. Ce qui suppose une évolution des sociétés progressive, contre l'idée d'un mode de production à venir précédé d'une étape de transition. Des réformes et une révolution permanentes, en quelque sorte.

Je prendrais un exemple significatif : les 35 heures. Cette réforme, fleuron du bilan Jospin, est cependant à replacer dans la suite des abaissements successifs du temps de travail. Ils résultent d'un développement progressiste et nécessaire pour le fonctionnement des sociétés modernes. Que ce soit la gauche qui généralement ait été l'accoucheuse de ces réformes est dans l'ordre normal des choses.

Mais les 35 heures, telles qu'elles ont été mises en place n'ont été qu'une demi-mesure. Si elles ont contribué à créer des emplois, elles ont aussi conduit, par une augmentation des rythmes de travail, à une surexploitation des êtres humains. L'organisation du travail - la plus politique des techniques - fondée sur la hiérarchie, l'inégalité des statuts, et celle parfois scandaleuse des salaires, est restée en place, inchangée. Les 35 heures, comme réforme, accompagnés d'une démocratisation et d'une socialisation plus poussée (autogestion, pouvoir de décision des travailleurs sur l'utilité de ce qu'ils produisent et sur la manière de le produire) auraient pu être de ces discontinuités fortes accompagnant la réforme.

Ce qui précède relève plus de la forme que du fond, mais je crois qu'on ne peut faire l'économie d'un tel débat : "réforme ou



révolution" ou "réforme et révolution", comme manière de dire en quel langage on programme un projet de société.

Si alternative à la domination capitaliste il y a à construire, et si au prolongement du mouvement social doit correspondre une dynamique politique nouvelle, celle-ci n'aura de chance d'émerger que si existe au préalable un projet global fondé sur quelques grands principes. Ceux qui suivent me semblent essentiels. Il s'agit :

1 - De la réunification, avec lui-même et avec les autres, de l'homme aujourd'hui écartelé : dans sa vie privée et dans sa vie sociale, entre sa vie privée et sa vie sociale. Écartèlements destructeurs de " soi ", conduisant aux déshumanisations, aux pertes d'identité et de dignité, aux humiliations. Autrement dit, il s'agit de tendre toujours plus à la désaliénation et de l'homme privé et de l'homme social, contre l'individualisation exacerbée des êtres humains qui atteint des sommets jamais égalés. En d'autres termes, il s'agit du concept "d'homme total", qui vient de Marx (et de Hegel) et que Lefebvre déclarait mettre au sommet de la philosophie. Dans une note à sa préface de "Méthodologie des sciences", Rémi Hess signale qu'Henri Lefebvre, en 1989, regrettait « *d'avoir un peu oublié cette question de l'homme total qui le préoccupait tant jusqu'en 1960. il souhaitait la remettre à l'ordre du jour en montrant l'actualité de l'histoire qu'il ne faut pas dissoudre lorsque l'on s'intéresse à l'émergence du mondial* ».

2 - De la réconciliation d'une société elle aussi éclatée, avec elle-même et avec les autres sociétés, menant à un état de civilisation où l'altruisme conjugué à l'intérêt bien compris des hommes conduirait à ne plus faire des individus les plus faibles des exclus, contre la généralisation d'une concurrence marchande frappant hommes, choses et nature. En d'autres termes, il s'agit ici du concept darwinien d'effet réversif de l'évolution, concept auquel Lefebvre accordait un très grand intérêt. Bref, Il s'agit de dire que ce sont l'altruisme, les solidarités, ce qui correspond bien à la théorie darwinienne de l'évolution s'agissant de l'espèce humaine, qui doivent être les fondements d'un Nouvel état de civilisation, et non l'individualisme exacerbé et les concurrences.

3 - D'une analyse nouvelle du mode de production, permettant de mettre en évidence l'émergence d'une autre manière de vivre et de produire, contre l'efficacité perdue du capitalisme actuel.

Analyse nouvelle des forces productives, par l'introduction dans celles-ci d'aspects jusque-là négligés ou inexistantes antérieurement : espaces et temps sociaux, hors travail et vie quotidienne. Analyse nouvelle n'excluant en rien le travail productif mais, au contraire, l'impliquant et le complétant.

Appréhension, en conséquence, nouvelle des rapports de production, conduisant à une forme moderne de lutte de classe où celle-ci ne serait plus attachée à ce sujet historique déjà constitué, la classe ouvrière, mais à cet autre : le nouveau citoyen. Lutte de classe moderne n'excluant en rien celle traditionnelle, mais au contraire l'englobant. Il s'agit là, on l'aura reconnu, du concept de "Critique de la vie quotidienne" d'Henri Lefebvre.

4 - Du passage progressif à un temps où il deviendra de plus en plus difficile de distinguer travail et hors-travail, par la tendance à ce que le producteur accède au statut de créateur (individuel ou collectif); par une transformation de l'organisation du travail (dans l'entreprise et dans la société) où les activités éclatées et hiérarchisées seraient remplacées par des activités d'associés conduisant à l'auto-émancipation des individus; par une transformation des finalités du travail privilégiant le développement d'activités au service du public, contre celles visant seulement à accroître artificiellement les profits des détenteurs des capitaux et des spéculateurs boursiers; par une redéfinition des pouvoirs, dans l'entreprise et hors entreprise, entre détenteurs des capitaux et citoyens propriétaires de leur force de travail.

Armand AJZENBERG

MANIFESTE DU 8 MAI

Pendant vingt ans le parti socialiste et ses alliés ont gouverné la France. Ils ont laissé s'installer et s'aggraver l'insécurité sociale. Jamais, travailleurs contraints au C.D.D., intérimaires, salariés aux statuts différents n'ont été aussi nombreux. Les chômeurs se



comptent toujours par millions. Ils ont laissé s'installer la dévaluation du travail. Pour les multinationales, celui-ci n'est plus la seule source légitime des profits, c'est maintenant la bourse qui tend à jouer ce rôle. Le travail devient ainsi une couverture destinée à dissimuler l'origine d'un argent mal gagné. Ils n'ont laissé se développer la concurrence qu'entre les hommes, dans et hors l'entreprise, généralisant ainsi leurs pratiques de la politique. L'homme devient de plus en plus un loup pour les autres hommes. Les plus carnassiers sont ceux qui dominent, et dirigent. Ainsi, l'insécurité sociale est la principale génératrice de l'insécurité générale.

La privatisation de pans entiers du secteur public, une gestion de plus en plus comptable du service public, ayant comme souci la rentabilité et non plus l'intérêt général et l'égalité de traitement de l'usager, deviennent la règle. La soumission aux lois du marché et à leur mondialisation, bible de la Commission de Bruxelles, de la Banque mondiale et du F.M.I. n'a rien d'inexorable, sinon pour ceux qui s'y plient, par idéologie ou par manque de volonté politique.

Les réformes que le parti socialiste et ses alliés ont réalisées pendant vingt ans, la droite aurait pu les accomplir sans se déjuger. Ce qui a été fait pour les plus défavorisés a conduit à mettre en place des soupapes de sécurité afin que n'explode la machine capitaliste.

L'homme est aujourd'hui écartelé dans sa vie privée et dans sa vie sociale, entre sa vie privée et sa vie sociale. Cela conduit aux déshumanisations, aux pertes d'identité et de dignité, aux humiliations. La société française est elle aussi éclatée, avec elle-même et avec les autres sociétés. La cause de cette situation résulte de la généralisation d'une concurrence marchande frappant hommes, choses et nature.

o o o

Une autre vie, un autre monde sont possibles. Pour cela il faut réconcilier l'homme avec lui-même et avec les autres hommes. L'être humain ne doit plus être en opposition avec sa conscience. Dans son emploi, par exemple, il doit pouvoir juger de l'utilité sociale de son travail et décider de la manière d'organiser celui-ci. L'homme ne doit plus être un loup pour les autres hommes. Les solidarités doivent remplacer les concurrences.

Réconcilier la société avec elle-même et avec les autres sociétés, c'est pratiquer une politique menant à un état de civilisation où l'altruisme conjugué à l'intérêt bien compris des sociétés humaines conduirait à ne plus faire des individus les plus faibles des exclus.

Le passage progressif à une telle société suppose l'établissement d'une véritable citoyenneté : dans un même mouvement, en politique, au travail et dans les lieux de vie. Citoyenneté globale d'un individu global et non plus écartelé. Cela passe encore par une transformation de l'organisation des sociétés (dans et hors travail) où les activités éclatées et hiérarchisées seraient remplacées par des activités d'associés conduisant à l'auto-émancipation des individus. Cela passe aussi par une transformation des finalités du travail privilégiant le développement d'activités au service du public, contre celles visant seulement à accroître artificiellement les profits, dans et hors l'entreprise. Cela passe enfin par une redéfinition des pouvoirs, dans et hors l'entreprise, entre détenteurs de capitaux et citoyens propriétaires de leur force de travail.

o o o

Le parti socialiste et ceux qui, dans la pratique, s'allient à lui ne s'engagent pas dans une telle voie. L'idéologie dont ils sont porteurs, et qui se distingue de moins en moins de celle de la droite, devient mensongère. En effet, *un mode de production disparaît seulement lorsqu'il a mis au jour ce qu'il recelait : connaissances, techniques, forces productives. Les limites du capitalisme lui sont assignées par lui-même, et non pas du dehors (Marx). Nous en sommes là. Le capitalisme n'est plus l'avenir du monde. Il est aujourd'hui une mystification. Il faut une rupture. Nous avons tenté d'en esquisser quelques traits.*

Premiers signataires :

Armand Ajzenberg (éditeur), Alain Bihl (philosophe), Lucien Bonnafé (psychiatre), Pierre Cours-Salies (sociologue), Rémi Hess (sociologue), Makan Rafatdjou (architecte-urbaniste), Sylvain Sangla (enseignant).

o o o

Ce manifeste n'eut pas un immense succès. Pas très bien rédigé, peut-être? Incompréhension? Il fut cependant encore signé par :

Alain Anselin (universitaire et écrivain), Ricardo Baitz (géographe, Brésil), Nicole Barrière (sociologue et poète), Ana Fani Alessandri Carlos (géographe, Brésil), Philippe Dormagen (syndicaliste ANPE), Abdennaser El Gourari, Bernard Floris (maître de conférence), Bernard Gerbier, Michel Gioniniani (enseignant-syndicaliste), Pierre Korzec, Philippe Marlière (Politologue), Rachid Marwane (collaborateur parlementaire), Madjid Messaoudene (étudiant), Roland Pfefferkorn (sociologue), Bernard Schmid (journaliste), Annie Sergeant (doctorante en sociologie), Jan Spurk (sociologue), Philippe Tancelin (poète et philosophe), Jacques Texier (philosophe).

